

YVES DUHOUX

LE VOCABULAIRE CARIEN DE LA “TOMBE”

À propos d'une possible isoglosse étrusco-carienne
(*suθil/śuθi*, “tombeau” ~ carien *sđi/siđi*, “tombe”)

0. Cet article est parti d'une ressemblance qui m'a paru (peut-être à tort, on va le voir) frappante. L'étrusque connaît un nom du “tombeau” *suθil/śuθi*, tandis que le carien a une forme *sđi/siđi* d'emploi similaire. Ces similitudes sémantique et formelle ne semblent pas avoir été relevées jusqu'ici¹. Or, elles pourraient être intéressantes². En effet, le carien est une langue indo-européenne du groupe anatolien³, alors que l'on discute depuis longtemps des rapports possibles entre l'étrusque et l'anatolien⁴. Le rapprochement de *suθil/śuθi* et *sđi/siđi* est-il toutefois légitime ? C'est ce que nous commencerons par examiner (§ 1).

Il aurait cependant été artificiel et dommageable de séparer *sđi/siđi* des autres membres du champ lexical funéraire carien. C'est pourquoi j'examinerai aussi *śjas/śas*, *upe/wpe/upa*, *ue* et la glose *ooñav* qui apparaissent dans des contextes comparables à ceux de *sđi/siđi*

¹ Bien que Bertoldi 1948, 7 ait rapproché *suθi* de la glose carienne *ooñav* (sur laquelle voir § 2.1.4). Dans les citations qui suivent, l'emploi des italiques est conforme à celui des auteurs reproduits.

² Dans l'article qui a posé les fondements du déchiffrement du carien, Ray 1981, 159 avait déjà évoqué une similitude étrusco-carienne possible: une finale carienne présumée verbale en “-m-t-a-k(?)j” qu'il comparait aux prétérits étrusques en *-ce*. Toutefois, la lecture carienne actuelle de cette séquence n'a plus aucun rapport perceptible avec le *-ce* étrusque. Voir aussi § 1.4.

³ Il est, plus précisément, membre du sous-groupe des parlers dits “louvites” (louvite cunéiforme et hiéroglyphique, lycien, milyen et probablement sidète et pisidien): Adiego 2007, 345–347. Voir Melchert 2003, 175–177 à propos des relations entre ces divers parlers. Sur le terme lycien *sidi* qui n'a aucun rapport perceptible avec le carien *sđi/siđi*, voir § 3.1.

⁴ Les étruscologues sont généralement sceptiques sur ce point. Un étruscologue comme Steinbauer 1999, 357–389, plutôt enclin à admettre des isoglosses étrusco-anatoliennes, conclut que ces ressemblances excluent de pures coïncidences, mais ne se prononce pas sur la nature de la parenté impliquée (génétique ou aréale). Pour une position totalement favorable à une parenté génétique, voir Adrados 2005.

(§ 2). En conclusion de l'étude, je présenterai des essais d'étymologie de tous les termes examinés (§ 3).

Dans ces recherches, j'ai essayé de déterminer non pas tant la ou les signification(s) des termes étudiés que leur(s) référent(s)⁵. Dans des langues comme le carien ou l'étrusque, ce n'est en effet que grâce à son référent que l'on peut espérer s'approcher du sens d'un mot et de son étymologie éventuelle. Pour identifier ces référents, j'ai tenu compte de l'ensemble des faits permettant d'interpréter les inscriptions, c'est-à-dire non seulement de leurs textes, mais aussi de leurs supports et de leurs différents environnements (épigraphique, archéologique, géographique, linguistique, chronologique ...). Les remarquables progrès effectués dans les études cariennes permettent désormais d'accorder à ces éléments toute l'attention qu'ils méritent.

Mes manuels de référence principaux ont été: (a) pour l'étrusque, Pfiffig 1969 et Steinbauer 1999; (b) pour le carien, le volume, réellement admirable, d'Adiego 2007 – c'est à cet ouvrage que j'ai repris la plupart des données cariennes utilisées.

Dans ce qui suit, je distinguerai conventionnellement la “tombe”, qui est la fosse où a été déposé le corps d'un défunt, du “tombeau”, que je comprendrai comme un bâtiment englobant une tombe et commémorant le souvenir d'un ou de plusieurs morts. J'entendrai par “stèle” un monolithe non incorporé à un tombeau et placé en position verticale.

1. Étrusque *suθi/śuθi* et carien *sδi/siδi*

1.1. Les référents de *suθi/śuθi* et *sδi/siδi*

1.1.1. Référent de l'étrusque *suθi/śuθi*

L'étrusque *suθi/śuθi* est attesté plusieurs dizaines de fois et s'emploie dans des formules funéraires. Il est exclu que le mot désigne une “stèle” (§ 0), puisqu'il peut figurer sur des parois d'un tombeau où ne se trouvait aucune stèle. Ainsi:

(α) TLE² 566 (= CIE 3754; seconde moitié du II^e s.); inscription à l'intérieur du tombeau familial des Volumni à Pérouse. Texte: *arnθ larθ velimnaś arzneal husiur suθi acil hece*, “Arnth (et) Larth Velimnaś, les descendants d'Arzni, réalisèrent (?) le *suθi* (et son) travail (?).”⁶

⁵ Rappelons qu'un “référent” est la réalité extra-linguistique à laquelle renvoie un terme.

⁶ Pfiffig 1969, 222 (fac-similé); Pfiffig 1972, 29; Steinbauer 1999, 241–243.

Il peut se faire que *suθil/śuθi* soit gravé sur une stèle funéraire, mais il peut alors renvoyer à autre chose que cette stèle, comme dans:

(β) TLE² 315 (= CIE 5321; IV^e–III^e s.); Vulci. Texte: *eca : śuθic : velus : ezpus clensi : cerinu*, “Ceci [eca] et [-c] le *śuθi* (sont) de Vel Ezpu érigés par (son) fils.”⁷ Il est clair que la stèle désignée par le démonstratif *eca* est distincte de la tombe ou du tombeau, *suθi*.

Les inscriptions (α) et (β) laissent pour *suθil/śuθi* le choix entre “tombe” et “tombeau”. La plupart des autres emplois sont ambigus de ce point de vue, mais certains documents imposent de reconnaître que *suθil/śuθi* désigne proprement le “tombeau”. C'est le cas de CIE 6213, qui figure sur le pilier central d'un tombeau comportant 9 emplacements funéraires et qui donne l'identité des constructeurs du *śuθi*: ce *śuθi* ne peut donc être que la construction qui abrite les tombes. De même, l'inscription TLE² 135 (CIE 5470) est écrite sur le couvercle d'un sarcophage trouvé dans un tombeau et évoque un *śuθi* où peuvent être déposées 20 urnes⁸.

C'est dès lors le “tombeau”, c'est-à-dire la construction qui recouvre ou englobe la tombe, qui doit être le référent de *suθil/śuθi*. Ce terme s'oppose à d'autres désignations funéraires étrusques plus précises comme la “chambre funéraire”, *tamera*¹⁰; “la pierre tombale, la pierre commémorative, le souvenir”, *ma(n)*¹¹; le “sarcophage”, *mut(a)na*¹²; “le sarcophage, l'urne”, *capra*¹³ et *murs-/murs*¹⁴; ...

Le substantif *suθil/śuθi* a un dérivé *suθina/śuθina* qui désigne le “mobilier funéraire” déposé dans une sépulture. Ce mot était inscrit sur des objets dont on voulait éviter tout détournement¹⁵. Ainsi:

(γ) TLE² 291 (entre le IV^e et le I^{er} s.); l'inscription figure sur quatre objets différents d'un même tombeau (un candélabre et trois vases en bronze). Texte commun: *θania lucini śuθina*, “Tania Lucini, mobilier funéraire”¹⁶.

L'étrusque connaît aussi des formes verbales *suθ*, *suθiu* et *suθivenaś* attestées dans le texte de la momie de Zagreb (TLE² 1) et dans la Tabula Cortonensis. Ce verbe signifie visiblement “déposer” *vel*

⁷ Pfiffig 1972, 15–16 décrit l'objet comme une stèle funéraire, conformément à la notice du CIE; Steinbauer 1999, 240–241 le décrit comme un autel funéraire.

⁸ Pfiffig 1972, 20–21 (Caere; IV^e s.); Steinbauer 1999, 243–244.

⁹ Pfiffig 1972, 23–25 (Tarquinia; III^e s. [?]).

¹⁰ Steinbauer 1999, 473.

¹¹ Steinbauer 1999, 378–379, 440.

¹² Steinbauer 1999, 447.

¹³ Steinbauer 1999, 247, 404.

¹⁴ Steinbauer 1999, 446.

¹⁵ Fontaine 1995; Pfiffig 1969, 303; Steinbauer 1999, 472.

¹⁶ Pfiffig 1969, 255. Pour cette analyse, voir § 1.1.2.3.

*sim.*¹⁷ Si *suθi/śuθi* était un déverbatif de *suθ*¹⁸, il signifierait alors étymologiquement “l’endroit où l’on dépose le défunt”.

1.1.2. Référent du carien *sδi/siδi*

Je commencerai par étudier le texte des cinq inscriptions où figure *sδi/siδi* (§ 1.1.2.1–2), après quoi je tenterai d’établir son référent et sa syntaxe (§ 1.1.2.3).

1.1.2.1. Les attestations de *sδi/siδi*

Les cinq exemples connus de *sδi/siδi* se répartissent comme suit du nord au sud de l’Asie Mineure¹⁹: au nord du Méandre, frontière traditionnelle entre la Carie et la Lydie, et donc en dehors de la Carie proprement dite, à Tralles et dans sa région (deux attestations); en Carie même, dans la région d’Alabanda et à Caunos; au sud de la Carie proprement dite, à Krya. La présentation ci-dessous suivra cet ordre géographique. La datation de ces documents est inconnue, mais les rares inscriptions cariennes d’Asie Mineure datées avec précision se situent au milieu ou à la fin du IV^e s.²⁰ Il semble donc assez plausible de situer à cette époque les cinq inscriptions qui nous intéressent.

Texte (A)

Trouvé à quelques kilomètres au nord du Méandre, et donc en dehors de la Carie au sens strict, à Tralles (C.Tr 1)²¹: “Plaque de calcaire ... découverte parmi les ruines de l’Acropole de Tralles ... vers 1888 ... Date inconnue.”²² Toute l’inscription est sinistroverse, ce qui est une caractéristique unique dans les textes cariens d’Asie Mineure²³. L’original est perdu, mais l’on en possède un estampage et une copie faite d’après l’original. Mon édition diffère légèrement de celle d’Adiego 2007.

<i>sδi amt[-]</i>	←
<i>pauš</i>	←
<i>art{ }mon[-]</i>	←

Le dessus et la partie droite de la pierre seraient complets, mais sa partie gauche est mutilée: il y manquerait environ 5 cm. D’après le

¹⁷ Adiego 2005, 15–17; Steinbauer 1999, 237–238, 472; Wylin 2002, 221–223.

¹⁸ Ainsi, Steinbauer 1999, 472.

¹⁹ Voir la carte d’Adiego 2007, 521.

²⁰ Adiego 2007, 2–3; Robert 1950, 19.

²¹ Adiego 2007, 130, 292, 452.

²² Deroy 1955, 307.

²³ Adiego 2007, 206.

fac-similé de Kubitschek reproduit par Adiego (voir § 1.1.2.2, fig. 2), il me semble qu'une seule lettre pourrait avoir figuré dans la lacune de *amt*[-] (Adiego lit *amt*[]). À la l. 3, large blanc entre *art* et *mon*[-]. Adiego lit *mon*, mais la dernière lettre est à la limite d'une brisure; il n'est pas sûr que le mot soit incomplet, mais il ne pourrait y avoir eu qu'une seule lettre dans la lacune. J'édite donc *mon*[-]. La ligne 1 est écrite en *scriptio continua* et sa segmentation n'est pas assurée aux yeux d'Adiego. Pour une segmentation et une analyse différentes de celles adoptées ci-dessous, voir § 1.1.2.2.

Adiego commente très brièvement mais ne traduit pas le texte.

Tous les autres emplois de *sdi* montrent que le terme apparaît dans des épithèses (voir les inscriptions [Γ , Δ , E] ci-dessous). S'il en était de même ici, il faudrait admettre l'existence d'une sépulture sur une acropole, ce qui ne susciterait pas de difficulté particulière – une plaque de calcaire serait elle aussi compatible avec une tombe (notre inscription pourrait parfaitement être une stèle funéraire). L'absence de contexte précis connu empêche cependant d'aller plus loin dans la détermination du référent de *sdi* dans ce texte.

amt[-] (si telle est bien la segmentation) est un hapax dont Adiego ne donne aucune interprétation: serait-ce le début du nom du défunt ? Un -s (génitif) ou un possessif en -s (§ 2.1.1[b]) disparu dans la brisure (*amt*[s]/*amt*[s]) serait en tout cas compatible avec l'ampleur apparente de la lacune. *pauš* est le génitif de l'anthroponyme *pau*²⁴, et il est tentant d'en faire un patronyme qualifiant *amt*[-]²⁵. Le début du texte se comprendrait donc comme suit: “*sdi* de/appartenant à Amt[-], (fils) de Pau”.

Reste alors à interpréter l'hapax *artmon*[-]. Plusieurs interprétations sont possibles. (1) Selon Adiego, ce serait un anthroponyme au nominatif²⁶ – il en rapproche l'anthroponyme grec Ἀρτέμων documenté en Carie. Un nominatif semble cependant incompatible syntaxiquement avec le reste de l'inscription. Pour contourner l'obstacle, il faudrait par exemple supposer que ce nominatif serait le nom de la personne responsable de la sépulture (?). En ce cas, on traduirait “*sdi* de/appartenant à *amt*[-], (fils) de Pau. Artmon[-] (le/me fit *vel sim.*).” Il n'est toutefois pas entièrement satisfaisant de postuler qu'un élément aussi spécifique que la mention de la “construction” aurait été sous-entendu alors que le nom de la “tombe” *vel sim.* fait partie

²⁴ Adiego 2007, 395. Sur le génitif en -s, voir Adiego 2007, 313–314.

²⁵ Pour un exemple d'épitaphe avec le nom du défunt au génitif suivi de son patronyme au génitif et associé à un des noms de la “tombe” *vel sim. (ue)*, voir Adiego 2007, 267 (E.Me 51: *arlišš* | *psikroš ue*).

²⁶ Adiego 2007, 357.

de l'énoncé. (2) Cette difficulté invite à se rappeler que *artmon*[-] n'est qu'une correction. En effet, le texte de l'inscription est *art mon*[-], avec un large blanc entre les deux séquences. Il faut donc se demander si l'espace vacant entre *art* et *mon*[-] ne pourrait pas être délibéré et correct. Les deux mots qui résulteraient de cette lecture sont des hapax²⁷. Le premier, *art*, pourrait être compris hypothétiquement comme un verbe comportant la désinence *-t* de troisième personne du singulier du présent que l'on reconnaît en carien²⁸. Son radical pourrait être **ar-*, “élèver”, qui a fourni une série de formes dans les langues anatoliennes²⁹. L'hapax *mon*[-] pourrait peut-être représenter un anthroponyme au nominatif, comparable pour la longueur à l'anthroponyme assuré *moi*³⁰. On pourrait donc imaginer une traduction du genre de “*sdi* de/appartenant à *Amt*[-], (fils) de Pau. *Mon*[-] (l'/m') éleva [= *art*.]” Il s'agit cependant d'une interprétation extrêmement hypothétique. (3) Je me demande dès lors si une lecture *artmon*[-] ne serait pas acceptable à la condition de lire *artmon*[*s*] ou *artmon*[*s*] (génitif ou bien possessif en *-s*: voir ci-dessus). Ces lectures autoriseraient plusieurs analyses. (3a) Un génitif *artmon*[*s*] pourrait être compris de deux façons. (3a1) Un anthroponyme (cf. Ἀρτέμιον cité plus haut) qualifiant *pauš* et livrant le papponyme du défunt³¹: “*sdi* de/appartenant à *Amt*[-], (fils) de Pau, (fils) d'Artmon”. Ce serait une structure très naturelle et économique. (3a2) Un nom de fonction, “prêtre d'Artémis” apposé à *pauš*. Rappelons que le nom d’“Artémis” pourrait être attesté en carien sous la forme d'un anthroponyme possible *artmi*³² (voir texte [B] ci-dessous) – cf. aussi les noms lydien et lycien de la déesse, *artimus* et *ertemi*. Il n'y aurait pas de difficulté particulière à supposer qu'une suffixation en *-on* aurait pu marquer un nom de fonction: il existe au moins un nom de fonction carien à finale *-on*, le nom de l’“interprète”, *armon*³³. En ce cas, on aurait la traduction suivante: “*sdi* de/appartenant à *Amt*[-], (fils) de Pau, prêtre d'Artémis (?).” (3b) Un possessif en *-s artmon*[*s*]

²⁷ Il existe une séquence ...*art...* en C.Ka 2.2 (*akmmnartnyr*).

²⁸ Adiego 2007, 321. Sur les formes verbales cariennes, voir Adiego 2007, 321–325.

²⁹ Gamkrelidze–Ivanov 1995, I, 591. Pour le lycien, voir Neumann 2007, 25 (*aruwāti*), 70 (*erma-*), 73 (*eruve-*). Un terme lycien spécialement intéressant pourrait être *arawazi-*, qui correspond au terme funéraire grec μνῆμα (Neumann 2007, 19).

³⁰ Adiego 2007, 384.

³¹ Pour des exemples de nom du défunt + patronyme + papponyme, voir E.Me 34 et 41 (ce dernier texte comporte *wpe* après le nom du défunt): Adiego 2007, 268–271.

³² Adiego 2007, 289–290, 356.

³³ Adiego 2007, 355.

devrait nécessairement s'accorder avec *Amt[s]* et donc être un nom de fonction (“prêtre d'Artémis” [?]). Cette solution est théoriquement possible, mais syntaxiquement plus difficile, parce que *artmon[s]* ne jouxte pas *Amt[s]* auquel il est censé être apposé.

Texte (B)

Trouvé à quelques kilomètres au nord du Méandre, et donc en dehors de la Carie au sens strict, dans la région de Tralles (C.Tr 2)³⁴: “Pierre quadrangulaire découverte en 1871 dans une vigne près du village de Kemer, au nord-ouest de Tralles ... Date inconnue.”³⁵ Ce texte n'est connu que par des fac-similés (voir § 1.1.2.2, fig. 3). Toute l'inscription est dextroverse et écrite en *scriptio continua*. Pour une segmentation et une analyse différentes de celles adoptées ci-dessous à la l. 1, voir § 1.1.2.2. Mon édition diffère légèrement (l. 3) de celle d'Adiego 2007.

an siði a-
rtmi pauš
paryaq Θ

La dernière lettre de l'hapax *paryaq Θ* , l. 3, fait difficulté³⁶. Adiego lit *paryaq \acute{s}* , mais signale la lecture *paryas* de Schürr. En dehors de notre texte, on ne trouve le tracé Θ qu'à Caunos: il s'agit visiblement d'une variante locale du signe Φ utilisé partout ailleurs avec la valeur \acute{s} ³⁷. Ceci pourrait suggérer une lecture *paryas*. Toutefois, notre texte contient un exemple indubitable de \acute{s} avec un autre tracé: il figure dans *pauš* (l. 2) avec la forme Φ ou \oplus (les fac-similés livrent deux versions différentes du signe). Le tracé Φ ne fait pas problème: il s'agit de la forme la plus courante de la lettre, d'ailleurs attestée dans le seul autre document carien de Tralles, C.Tr 1. En revanche, \oplus est embarrassant, parce qu'il a partout ailleurs la valeur *q*, ce qui donnerait une lecture ***pauq* aberrante³⁸. Il semble donc raisonnable de considérer le fac-similé \oplus comme une erreur et d'adopter celui en Φ . Notre texte contiendrait dès lors, avec *pauš*, un exemple de \acute{s} qui aurait la forme canonique Φ . Il deviendrait alors gênant de supposer que, à la ligne suivante, *paryaq Θ* contiendrait une variante Θ de ce

³⁴ Adiego 2007, 131, 254, 289–291, 452.

³⁵ Deroy 1955, 308.

³⁶ Pour tout ce qui suit, voir Adiego 2007, 131, 206–219, 289–291.

³⁷ Le tableau d'Adiego 2007, 217 suggère que, à Iasos, le signe Φ vaudrait \acute{s} en C.Ia 3 (dans *siyklos*), mais *i* en C.Ia 6. Il s'agit d'une erreur: Adiego 2007, 149 lit Φ comme \acute{s} en C.Ia 6 ([...] $\beta^{\circ}es$).

³⁸ Rappelons que *pauš* est attesté dans l'autre inscription de Tralles, C.Tr 1 (texte [A] ci-dessus).

même signe. Il serait bien plus vraisemblable que Θ note autre chose que *s*. Parmi les variantes de lettres connues, on s'intéressera à toute forme de cercle avec (si possible) addition d'un segment de droite³⁹. Les alphabets cariens connaissent plusieurs tracés de ce type: Φ, valant *ñ*; Θ et Ο, valant *q*; Ω, valant *t*. Il existe aussi Π, valant *s*, mais qui semble difficile pour la raison exposée à l'instant. Restent donc *ñ*, *q* et *t*, qui donneraient *parñañ*, *parñaq* (la lecture d'Adiego) et *parnat*. Il me paraît impossible de choisir épigraphiquement entre ces trois possibilités. Chacune serait d'ailleurs compatible avec la place de *ñ*, *q* et *t*, que l'on trouve régulièrement en finale absolue de mot. On ne peut toutefois complètement exclure que Θ ait une valeur phonétique inconnue par ailleurs.

Traduction d'Adiego: "This tomb (acc.) Artmi, (son) of Pau, I made."

Le contexte archéologique du document est complètement inconnu. Toutefois, une "pierre quadrangulaire" pourrait avoir servi à indiquer l'emplacement d'une tombe ou d'un tombeau (voir le parallèle présenté § 2.1.1[b] à propos de C.Eu 1), sans qu'il soit possible d'aller plus loin dans la détermination du référent de *siði*.

siði est précédé par *an*, qui pourrait être un démonstratif⁴⁰. *pauš* est le génitif d'un anthroponyme (voir texte [A] ci-dessus).

artmi est un hapax; Adiego le comprend comme un anthroponyme de cas ambigu (nominatif ou datif ?) qu'il interprète soit comme une reprise du nom de la déesse Ἀρτεμίς, soit comme une variante de l'anthroponyme carien Αρτιμη⁴¹. Un nominatif me paraît cependant difficile car il impliquerait soit que le nom du défunt ne serait pas donné, soit que le constructeur serait le défunt et que le texte emploierait une expression extrêmement elliptique ... (voir cependant § 1.1.2.3). Un datif en *-i* me semble donc préférable⁴². Comprendre alors "Ce *siði* (est) pour Artmi, (fils) de Pau."

Comme cette inscription provient de la même région que le texte (A) ci-dessus, on doit se demander s'il n'existerait pas un rapport entre cet *artmi* et la séquence *art mon[-]* ou *artmon[-]* qui figure en (A)⁴³.

³⁹ Ceci exclut le Ο, valant *o*.

⁴⁰ Adiego 2007, 320, 352. Le mot, qui pourrait reposer sur **eno-*, n'apparaît que deux fois dans le corpus carien, ici et en C.Ka 3, où *ann* est précédé et suivi par un hapax en *-s* (anthroponyme au génitif ?).

⁴¹ Adiego 2007, 356–357.

⁴² Sur cette forme, voir Adiego 2007, 290, 317–318.

⁴³ Noter cependant que certaines formes de lettres de ces deux textes diffèrent significativement, de même que la direction de leur écriture (voir Adiego 2007, 206–207).

La segmentation *art mon[-]* présentée à l'instant a été interprétée très hypothétiquement comme “Mon[-] [anthroponyme] (l'/m')éleva [= *art*]”. Sur ce modèle, on pourrait segmenter *artmi* en *art mi*, de sorte que le texte signifierait “Ce *siði*, Mi [anthroponyme (??)], (fils) de Pau, (l')éleva [= *art* (?)] pour (?) *paryaθ*. ” Toutefois, le nom du défunt suivrait ici son verbe présumé, alors qu'il le précéderait dans le texte (A).

Reste à expliquer *paryaθ*. Cet hapax est interprétable de plusieurs façons⁴⁴, dont aucune n'est satisfaisante – la lecture incertaine de la dernière lettre du mot ne facilite pas la tâche. (a) *paryaθ* pourrait être le papponyme du défunt. Ceci serait bon du point de vue de la structure (“Artmi, [fils] de Pau, [fils] de Parja”), mais suppose une lecture *paryaś* (?) que nous avons trouvée difficile. (b) Avec la même lecture et la même objection, *paryaś* (?) pourrait être un nom de fonction ou un ethnique au génitif, apposé à *pauš*: on aurait donc “Artmi, (fils) de Pau, le *parya* (?). ” (c) Selon Adiego, *paryaq*⁴⁵ (?) serait un verbe signifiant “je construisis”, dont le complément serait l'accusatif *an siði* – ceci aboutit toutefois à une épipaphe sans nom de défunt, ce qui est embarrassant. (d) *paryat* (?) livrerait une forme verbale similaire à *paryaq*⁴⁶ (?), mais avec la désinence -t de troisième personne du singulier carienne du prétérit (voir texte [A] ci-dessus), “il fit”: ceci laisse cependant intacte la difficulté de l'absence du nom du défunt. (e) *paryaθ* serait le nominatif du nom du constructeur de la tombe – ce type d'interprétation a déjà été proposé dans le texte (A) attestant *s(i)ði*, mais l'absence de tout terme relatif à la “construction” est gênante. (f) *paryaθ* pourrait être un apposé à *mi*, sujet hypothétique du verbe (?) *art*: “Mi (?), (fils) de Pau, le *paryaθ* (?), l'éleva (?). ”

Texte (Γ)

Trouvé en Carie, dans la région d'Alabanda (C.Al 1)⁴⁷: “Inscription aux caractères relativement grands ... découverte ... sur un rocher au sommet duquel est creusée une tombe rectangulaire. Date inconnue.”⁴⁸ L'inscription est dextroverse et écrite en *scriptio continua* (mais avec un décalage de hauteur pour les trois dernières lettres du texte: voir ci-dessous). Mon édition diffère de celle d'Adiego⁴⁹,

⁴⁴ Pour (a) et (c), voir Adiego 2007, 289–291, 393.

⁴⁵ Adiego 2007, 132, 292, 452.

⁴⁶ Deroy 1955, 319.

⁴⁷ Je me fonde sur les photos de l'estampage (effectué par L. Robert) encore collé sur l'inscription (Robert 1950, pl. VIII.2, XXI.2).

qui lit *sði a[-]mob*[]. Pour une segmentation et une analyse différentes de celles adoptées ci-dessous, voir § 1.1.2.2.

sði aŋ mob

L. Robert semble être le seul à avoir autopsié le document. Ses photos montrent qu'aucun des fac-similés disponibles actuellement (pas même le sien ...) ne reproduit correctement la disposition du ... *mob* final, qui est écrit quelques centimètres plus haut que tout ce qui précède (cet étagement se conforme très clairement au profil du rocher⁴⁸; les lettres de l'inscription ont de 8 à 10 centimètres de hauteur). La fig. 1 donne le fac-similé de Robert 1950, 17, rectifié par mes soins d'après ses propres photos.



Fig. 1. Inscription funéraire carienne rupestre C.Al 1
(fac-similé de Robert 1950, 17, rectifié par mes soins)

Le signe qui figure entre *a* et *m* comportait une haste verticale dont le bas est conservé, mais son dessus est mutilé. Schürr 2001, 109 n. 12 y voit un séparateur de mots ou une lettre indéterminable [·]. Un séparateur serait matériellement possible et s'harmoniserait excellamment avec le décalage vers le haut de *mob*: il faudrait donc lire *sðia ! mob*. Toutefois, une séquence *sðia* paraît injustifiable avec un lexème *sði* – mais elle serait excellente pour un lexème *sðia*: voir § 1.1.2.2. Une autre segmentation possible serait *sði a ! mob*, mais comment interpréter le *a*? Une abréviation *a* est sans parallèle connu et une forme *a* de pronom démonstratif serait difficile⁴⁹. Ce qui me semble concevable en revanche serait une forme *aŋ*, avec un *n* qui peut avoir la forme Ƴ en carien. La forme *an* du démonstratif se trouve précisément associée à *siði* dans le texte (B) ci-dessus, mais avec un ordre des mots inversé: *an siði*. Cette différence ne susciterait pas de difficulté majeure, étant donné qu'un autre pronom carien, *san*, peut avoir une place variable: ainsi, *orkn týn snn*, “ce ... récipient” (C.Ha 1) ~ *snn orkn*, “ce récipient” (C.xx 1). Comprendre donc *sði aŋ* par “ce *sði*”.

⁴⁸ Voir la photo de Robert 1950, pl. II.1.

⁴⁹ Les seules formes pronominales point trop incompatibles sont *an/ann*. Sur ces pronoms, voir Adiego 2007, 319–320, 352.

Ni les clichés, ni le fac-similé, ni la description de L. Robert ne donnent l'impression d'une lacune à l'extrême droite du texte: il y a juste une zone abîmée *sous* la dernière lettre – pas à sa droite. L'inscription semble dès lors se terminer par ... *mob*.

Le contexte est clairement funéraire: l'inscription identifiait l'endroit où était enseveli un défunt. Le rocher sur lequel a été gravé notre texte exclut l'existence d'un monument ou d'une stèle et impose donc que *sði* renvoie à la tombe. Après *sði an*, “ce *sði*”, on attend le nom du défunt, qui ne peut être que l'hapax *mob*. Ceci n'est pas difficile en soi⁵⁰, mais est syntaxiquement embarrassant: on s'attend à une construction du genre du génitif en -s, du possessif en -s, du datif ..., de manière à assurer une liaison syntaxique avec *sði* (voir cependant § 1.1.2.3). La lecture *mob[* d'Adiego résout ce problème, puisque l'on peut restituer *mob[s/s]*, mais elle ne me semble pas conforme aux données épigraphiques disponibles. Il serait bien intéressant de faire une nouvelle autopsie de ce texte ou d'en revoir l'estampage.

Texte (Δ)

Trouvé en Carie, aux environs de Caunos (C.Ka 1)⁵¹: “Inscription apparemment complète sur un linteau de pierre brisé ... provenant d'un tombeau démolí.”⁵² La datation est inconnue. Toute l'inscription est dextroverse et comporte trois interponctions.

sñis : sðisa-
s : psušoλš
malš : mnoš

Traduction d'Adiego: “These (are) the burials/These burials are those of Psušoλ (son) of Mal (and) the son.” Voir toutefois la discussion d'Adiego qui suit sa traduction.

Le contexte est clairement funéraire: l'inscription identifiait un tombeau.

La séquence *psušoλš malš* constitue une formule onomastique avec deux génitifs anthroponymiques (un patronyme et un papponyme). Après quoi figure le génitif du nom carien du “fils”, *mnoš*. L'ensemble de *psušoλš malš mnoš* est explicable de deux manières: “de Psušoλ, fils de Mal” ou bien (?) “de Psušoλ, (fils de) Mal (et) de (son) fils”.

Le début du texte, avec “*sñis : sðisas :*”, contient une forme de *sði*, mais l'analyse de la séquence est difficile. Adiego y voit trois pluriels

⁵⁰ C.Eu 2 pourrait comporter une forme *omob* (Adiego 2007, 308–309), peut-être anthroponyme.

⁵¹ Adiego 2007, 151, 291–292, 318, 453.

⁵² Deroy 1955, 319–320.

en *-s*, ce qui n'est peut-être pas impossible, mais semble incompatible avec l'hypothèse émise par lui que la marque du nominatif ou accusatif pluriels serait plutôt *-š*⁵³. Ce même auteur comprend l'hapax *sñis* comme une forme du démonstratif carien avéré *sa* (*sa*, *san* et *snn*)⁵⁴. Cette analyse est syntaxiquement plausible, puisque *sði* est précédé par un démonstratif dans le texte (B) ci-dessus. L'emploi de *-ñ-* dans *sñis* contraste cependant avec celui de *-n-* dans *san/snn*⁵⁵. L'hapax (mais voir ci-après) *sðisas* serait pour Adiego un nominatif pluriel en *-s* de *sði* (*sðis*), qui serait suivi par un autre pluriel *a-s* dont il ne donne toutefois pas d'interprétation. Selon lui, cette analyse pourrait recevoir l'appui de *sðisas*⁵ dans le texte (E) ci-dessous. Il faut toutefois signaler qu'il n'est pas sûr que cette dernière lecture soit la bonne. D'autre part, on ne dispose d'aucune information prouvant que le tombeau de l'inscription comportait plusieurs sépultures.

D'autres interprétations sont théoriquement possibles, mais difficiles. En voici un exemple.

L'hapax *sñis* pourrait représenter un anthroponyme. Pour l'ordre des mots anthroponyme + nom de la "tombe" *vel sim.*, voir peut-être le texte (E) ci-dessous et en tout cas les parallèles d'*upe/wpe/uwa* (§ 2.1.2–3). Le cas de *sñis* ne peut pas être le génitif, où l'on attend *-š* (voir d'ailleurs, dans ce texte, le génitif *pauš*). Par contre, il pourrait être en théorie un nominatif ou un possessif en *-s*. Un nominatif serait morphologiquement possible, mais syntaxiquement difficile: comment l'articuler avec la forme de *sði* qui suit (voir cependant § 1.1.2.3)? Un possessif en *-s* serait syntaxiquement meilleur ("*sði* appartenant à *Sñi*") et morphologiquement défendable. Ici, tout comme en C.Eu 1 (§ 2.1.1[b]), il serait très satisfaisant d'avoir des mots en *-s* et en *-š* de fonctions différentes. Pour un autre exemple possible (?) de cet emploi du possessif en *-s*, voir le texte (E) ci-dessous.

On devrait ensuite segmenter *sðisas* en *sði sas*. Le texte pourrait être compris comme suit "*sði* appartenant à *Sñi*, *sas* de *Psusoλ*, fils de *Mal*." Il resterait alors à rendre compte de *sas*. Plusieurs possibilités me paraissent envisageables. Les voici par ordre croissant de vraisemblance. (1) Un rapprochement avec le nom carien du "signe funéraire" ou, moins probablement, de la "tombe"/du "tombeau", *śjas/śas* (§ 2.1.1) serait extrêmement difficile. Il faudrait d'abord supposer un flottement orthographique *sas ~ śas*. Ensuite, on devrait

⁵³ Adiego 2007, 318.

⁵⁴ Cf. le démonstratif louvite *za-*, répondant au hittite *ka-* < **ko-* (Adiego 2007, 410).

⁵⁵ Sur la différence entre *ñ ~ n*, voir Adiego 2007, 249–250.

imaginer l’association de deux éléments architecturaux funéraires, le “*sdi* appartenant à *Sñi*” et le “*sas* [= *śjas/śas* (??)] de *Psušoλ*, fils de *Mal*. ” Enfin, il faudrait admettre une ellipse de la conjonction de coordination “et” – mais ce phénomène est attesté ailleurs en carien⁵⁶. (2) On ne peut pas non plus faire de *sas* un nominatif singulier du pronom démonstratif carien *sa*, puisque ce cas ne comporte pas de désinence *-s*⁵⁷. (3) On pourrait supposer que *sas* serait un terme apposé à *sñis* – nom de fonction, de parenté, exprimant un rapport social, ethnique ... L’idée est évidemment compatible avec la finale en *-s* de *sas*, mais comment comprendre le mot ? On n’ose imaginer un nom de l’“ami” reposant sur **kā-*, “aimer”⁵⁸, avec une évolution identique au traitement apparemment inconditionné carien **k* > *s* (??)⁵⁹.

Texte (E)

Trouvé au sud de la Carie proprement dite, à Krya (C.Kr 1)⁶⁰: “Au dessus de la porte d’un tombeau en forme de temple ionien, taillé dans le roc ... Date inconnue.”⁶¹ Le tombeau comporte trois chambres sépulcrales⁶². Toute l’inscription est dextroverse et est écrite en *scriptio continua*.

qot₂omu sðisa-
s̄n̄ šoðubrs
sb mnoꝝ knor
norilꝝams

Adiego signale les lectures alternatives suivantes:

- l. 2: *m̄ns*
- l. 4: *norim̄ams*

Traduction d’Adiego: “Qot₂omu. These tombs (are) of him, of Šoðubr, and of the son ...” Il signale toutefois honnêtement que son “interpretation is more a desideratum than a fact based on solid evidence”.

Le contexte est clairement funéraire: l’inscription identifiait le tombeau de plusieurs défunts. Dans ces conditions, il semble exclu

⁵⁶ Voir par exemple Adiego 2007, 275.

⁵⁷ Adiego 2007, 312, 319–320, 410.

⁵⁸ Pokorny 1959, 515.

⁵⁹ Adiego 2007, 259. Ce traitement est sûrement attesté pour le démonstratif **ko-* > *sa*.

⁶⁰ Adiego 2007, 158–159, 291–292, 318, 454.

⁶¹ Deroy 1955, 320.

⁶² Adiego 2007, 292.

que *sði* renvoie à une stèle, mais il n'est pas possible d'aller plus loin dans l'établissement de son référent.

La séquence *sb mnoś* comporte la conjonction de coordination carienne *sb*⁶³, “et” ainsi que le génitif singulier du nom carien du “fils”, *mnoś*. L'hapax *šodubr̄s* est considéré comme un anthroponyme⁶⁴. Comprendre donc “de Šodubr et de (son) fils”.

L'extrême fin du texte, avec les hapax *knor* et *noril^lams/norim^lams*, semble actuellement impénétrable.

Au début de l'inscription, *sðisam^lnš/sðisas^lnš* contient une forme de *sði*, mais l'analyse et la segmentation de la séquence sont difficiles. Adiego lit *sðisas^l* et y voit le pluriel *sðis* (?) de *sði* suivi par un pluriel *as^l*, qui reste inexpliqué, mais semble traduit comme un démonstratif (“these tombs ...”). Ceci est contextuellement compatible avec les trois chambres funéraires du tombeau, mais est morphologiquement difficile à cause du mystérieux *as^l* et de la morphologie du nominatif pluriel (voir [Δ] ci-dessus). *sðisas^l* serait alors suivi par un hapax *nš* bien embarrassant et qui reste “unexplained”, mais qu'Adiego voit comme “a resumptive pronoun referring to *Qot₂omu*” (?). L'hapax *qot₂omu* est d'interprétation incertaine – Adiego le prend pour un anthroponyme possible, visiblement au nominatif, mais sa relation avec la suite du document fait difficulté du point de vue syntaxique (voir cependant § 1.1.2.3). Je me demande si l'on ne pourrait pas contourner ce dernier obstacle par une analyse légèrement différente du début du texte. *qot₂omusði* ... (rappelons que l'inscription est écrite en *scriptio continua*) serait très hypothétiquement compris comme une séquence **qot₂omus sði* ..., avec simplification graphique de la suite de deux *s* – cette notation serait parallèle à celles qu'attestent les inscriptions grecques contemporaines⁶⁵. Le cas de **qot₂omus* serait le possessif en *-s*, dont la désinence s'opposerait clairement dans le texte au *-s* (pour d'autres exemples, voir texte [Δ] ci-dessus). **qot₂omus* aurait la même construction et le même ordre des mots que l'inscription (Δ) ci-dessus et serait le nom du défunt qualifiant *sði*: “*sði* appartenant à *Qot₂omu*”. La suite est plus difficile, mais il est tentant de trouver dans *sam^lnš/sas^lnš* le pronom démonstratif *sa*. On pourrait alors comprendre comme suit: “*sði* appartenant à *Qot₂omu*. Celui-ci [sa] (est) le *m^lnš/s^lnš* de Šodubr et de (son) fils”. Il

⁶³ Cf., avec le même sens, le lycien *se* et le milyen *sebe* peut-être issus de **ke* (cf. le vénète *ke*: Adiego 2007, 411; Neumann 2007, 311–312).

⁶⁴ Tout comme *kudtubr* en E.Th 9 (Adiego 2007, 376, 419).

⁶⁵ Voir par exemple pour l'attique, Threatte 1980, 511–546 (après l'époque archaïque, “examples of simplification occur sporadically ... at all periods and even in decrees, although the majority are on sep. monuments”: 514).

faut exclure un rapprochement de *m²n²s* avec le nom carien du “fils”, *mnoś/mnos*: un génitif en -s ne s'accorderait pas avec le démonstratif au nominatif *sa* dont *m²n²s* serait attribut; de plus, *mnoś* figure en toutes lettres plus loin dans le texte. *m²n²s/s²n²s* pourrait plutôt être un terme du vocabulaire social, à rapprocher peut-être d'une séquence *sn̄s* (entre diviseurs) dans le graffiti d'Abou Simbel E.AS 8⁶⁶ – mais l'interprétation de *sn̄s* y est inconnue.

1.1.2.2. Et si l'on segmentait *sδia/siδia* dans les textes (A), (B) et (Γ) ?

J'ai jusqu'ici suivi Adiego 2007 et ai lu *sδi/siδi* dans les cinq textes en cause. Toutefois, si l'on reprend ce petit corpus sans a priori, on se rend compte que, sur cinq formes, on n'en a pas moins de trois où *sδi/siδi* est directement suivi par *a*: *sδiamt[-]* (texte [A]), *ansiδiartmi* (texte [B]) et *sδianmōb* (texte [Γ]). Ceci suggère la possibilité d'adopter une autre segmentation, *sδia/siδia*, ainsi que l'a fait Schürr 2001, 109 n. 12. Dans quelle mesure cette analyse est-elle fondée ? C'est ce que nous allons examiner désormais.

Texte (A): segmentation alternative

<i>sδia mt[-]</i>	←
<i>pauś</i>	←
<i>art{ }mon[-]</i>	←

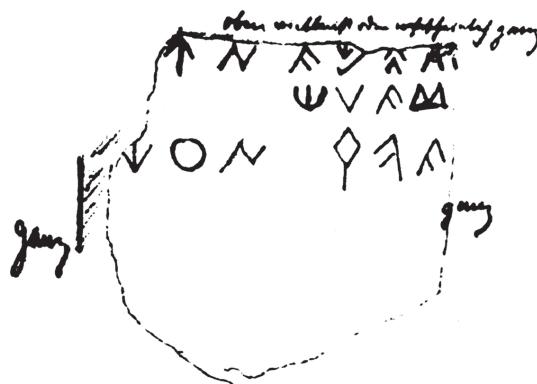


Fig. 2. Inscription funéraire carienne sur plaque de calcaire C.Tr 1
(fac-similé de W. Kubitschek reproduit par Adiego 2007, 130)

⁶⁶ Adiego 2007, 118–119.

Ce découpage trouve un minuscule petit appui épigraphique dans l'espace qui sépare *sδia* de *mt[-]*: il est un peu plus grand que les autres, ce qui pourrait peut-être (?) fournir un indice de séparation des mots (mais il faut reconnaître qu'il est bien fragile). Rappelons que cette inscription n'est connue que par un estampage et un fac-similé de W. Kubitschek (voir fig. 2).

Dans cette nouvelle segmentation, le nom de la “tombe” *vel sim.* serait *sδia* et le défunt se nommerait *mt[-]*, ce qui constitue un hapax exactement comme *amt[-]*. Pour la suite, on pourrait reprendre l'analyse du § 1.1.2.1, en observant qu'un anthroponyme *mt[-]* pourrait peut-être répondre à l'anthroponyme carien *Matiç*⁶⁷.

Texte (B): segmentation alternative

*an siδia
rtmi paus
paryāθ*



Fig. 3. Inscription funéraire carienne sur pierre quadrangulaire C.Tr 2 (fac-similé de M. Pappakonstantinou reproduit par Adiego 2007, 131)

L. 1–2: Adiego lit *an siδi artmi*, tout en signalant la possibilité de segmenter *siδia rtmi*⁶⁸. Il me semble que ce dernier choix pourrait être le bon parce que la l. 1 comporte un espace vacant suffisant pour écrire une lettre, ce qui donne l'impression que *siδia* est un mot complet (voir fig. 3). Rappelons que ce texte n'est connu que par des fac-similés.

Si l'on adoptait cette interprétation, le nom de la “tombe” *vel sim.* serait donc *siδia* et le défunt se nommerait *rtmi*, à rapprocher peut-

⁶⁷ Référence dans Adiego 2007, 461.

⁶⁸ Adiego 2007, 254, 289 n. 17.

être de l’anthroponyme *rtim*⁶⁹. Pour la suite, on pourrait reprendre l’analyse du § 1.1.2.1.

Texte (Γ): segmentation alternative

sδia ! *mob*

Cette lecture, reprise à Schürr 2001, est épigraphiquement excellente, puisque *mob* est décalé par rapport au début de la ligne (voir le fac-similé du texte [Γ], § 1.1.2.1, fig. 1). Le nom de la “tombe” *vel sim.* deviendrait donc *sδia*. Le défunt se nommerait *mob*, exactement comme dans la lecture initiale, avec la même analyse qu’au § 1.1.2.1.

Conclusion de la segmentation alternative

Le nouvel examen ci-dessus montre qu’il existe dans ces trois textes des éléments épigraphiques en faveur d’une segmentation *sδia/siδia*. Il est bien vrai qu’aucun de ces indices n’est irréfutable et qu’ils sont parfois bien fragiles, mais ils nous rappellent opportunément que nous pouvons facilement nous tromper en segmentant la *scriptio continua* carienne.

Il n’existe pas d’objection de principe à l’existence d’une séquence ...*ia*... en carien, ni à sa présence en fin de mot, cf. par exemple [...] *alλia* (suivi par un séparateur) ou *nariaś* (entre séparateurs).

Si l’on admet à titre d’hypothèse une segmentation *sδia/siδia*, il faut rendre compte des formes où *s(i)δia* est exclu: *sδisas*, entre diviseurs, dans le texte (Δ), et *qot₂omusδisas²n̄s* ou *qot₂omusδisam²n̄s* dans le texte (E).

Une première possibilité d’explication est livrée par le nombre de défunts: les trois inscriptions susceptibles de comporter *s(i)δia* n’en mentionnent chaque fois qu’un seul. En revanche, le texte (E), avec ...*sδis*..., figure au dessus de l’entrée d’un tombeau qui abritait trois chambres sépulcrales. Le contexte archéologique du texte (Δ), avec *sδis*..., est insuffisant pour juger et l’inscription est ambiguë de ce point de vue. Tout ceci suggérerait que *s(i)δia* pourrait être un singulier, alors que, en tout cas en (E), ...*sδis*... serait un pluriel. Une alternance singulier -*ia* ~ pluriel -*is* semble toutefois incompatible avec l’idée que l’on se fait des déclinaisons anatoliennes de sorte que cette interprétation doit être abandonnée (mais voir ci-dessous).

Ceci invite à chercher dans une direction non pas morphologique, mais graphique ou phonétique. Les formes *s(i)δia* constituent

⁶⁹ Adiego 2007, 410.

la majorité de notre petit corpus. C'est donc à partir d'elles qu'il faudrait tenter d'expliquer (...)sδis... Or, l'orthographe carienne se caractérise par de fréquentes omissions de voyelles, cf. par exemple *san ~ snn*⁷⁰. On pourrait donc justifier (...)sδis... par une omission de *a* dans une séquence *(...)sδias... Existerait-il un argument qui étayerait cette hypothèse ? Peut-être. Car l'une des trois formes en ...a... est attestée dans le texte (B). Or, (B) est précisément le seul de notre corpus à écrire ...siδi..., et non pas ...sδi... : il témoigne donc d'une notation explicite de la première voyelle du nom de la "tombe" *vel sim.* (voir § 1.2.2). L'intérêt de comprendre (...)sδis... comme une graphie pour *(...)sδias... serait de fournir un appui à l'idée d'une alternance singulier ~ pluriel qui vient d'être évoquée. On pourrait en effet avoir singulier *-ia* ~ pluriel *-ias > -is. Cette analyse n'est toutefois pas compatible avec l'idée que la marque du nominatif ou accusatif pluriels serait -š (§ 1.1.2.1[Δ]).

Il existe par conséquent certains arguments en faveur d'une segmentation *sδia/siδia* à la place de *sδi/siδi*. Il faut toutefois reconnaître qu'ils ne permettent pas d'exclure totalement *sδi/siδi*, qui reste à ce jour la plus économique. La découverte d'une nouvelle séquence *s(i)δia* – de préférence entre séparateurs indiscutables ... – devrait permettre de trancher la question.

Par souci de simplicité, je me référerai conventionnellement presque toujours aux seules formes *sδi/siδi* dans ce qui suit. Ceci n'implique nullement que j'élimine la possibilité d'une segmentation *sδia/siδia*.

1.1.2.3. Carien *sδi/siδi*: référent et syntaxe

Référent: Adiego 2007, 412 commente comme suit *sδi/siδi*: "Noun used in funerary contexts (therefore 'tomb', 'stela' or sim.)." Le contexte funéraire de *sδi/siδi* est effectivement indubitable. Chaque fois que l'environnement archéologique est connu, le mot apparaît dans des documents associés à des tombes (textes [Γ], [Δ] et [Ε]) et les inscriptions sans contexte connu sont compatibles avec cette analyse. De plus, *sδi/siδi* figure deux fois sur cinq à l'initiale absolue des inscriptions et il en est le deuxième mot ailleurs, ce qui indique qu'il s'agit d'un mot-vénette, en rapport direct avec la sépulture. Enfin, *sδi/siδi* peut être immédiatement précédé (un exemple assuré) ou suivi (un exemple possible) par un démonstratif (*an/an*), ce qui témoigne de ce que le mot renvoie directement à la sépulture telle que l'on pouvait

⁷⁰ Adiego 2007, 319–320, 410, 413. Pour d'autres exemples, voir Adiego 2007, 238–242.

la voir. *sði/siði* ne peut pas désigner une “stèle funéraire”, puisque le texte (Γ) est gravé “sur un rocher au sommet duquel est creusée une tombe rectangulaire” et que (E) se trouve au dessus de la porte d’un tombeau en forme de temple ionien. *sði/siði* doit dès lors renvoyer à une tombe ou un tombeau. Il peut cependant difficilement se référer au bâtiment que constitue un “tombeau”. Il est vrai que cette idée est compatible avec le texte (Δ), provenant d’un “tombeau démolî”, de même qu’avec l’inscription (E), qui est associée à des chambres sépulcrales. Toutefois, elle est inconciliable avec le document (Γ), inscrit sur un rocher dans lequel est creusée une tombe. Dans ces conditions, l’interprétation la plus plausible est que *sði/siði* renvoie à une “tombe” et non pas à un “tombeau”. Sur les formes de *sði/siði* et leur étymologie possible, voir § 1.2.2, 3.1. Sur le lycien *sidi*, voir § 3.1. Rappelons que *sði/siði* n’est pas l’unique forme possible du lexème carien: on pourrait avoir *sðia/siðia* (§ 1.1.2.2).

Syntaxe: *sði/siði* est placé trois fois en deuxième position et deux fois à l’initiale de son texte; il peut être immédiatement précédé (un exemple assuré) ou suivi (un exemple possible) par un démonstratif (*an/an*). Ces données changerait si l’on substituait *sðia/siðia* à *sði/siði* (§ 1.1.2.2). Les cinq anthroponymes présumés auxquels *sði/siði* est associé sont les suivants: *amt[-]*, *artmi*, *mob*, *sñis* (?) et *qot₂omu*. Quel est le cas de ces formes ? Dans l’analyse que j’ai donnée de chacun de ces textes (§ 1.1.2.1), j’ai régulièrement évoqué la difficulté syntaxique que présenterait un nominatif du nom du défunt associé au nom de la “tombe”. On attend, ai-je argumenté, non pas un nominatif, mais un cas rattachant explicitement *sði/siði* au nom du défunt (génitif, possessif en *-s*, datif ...). Il est toutefois frappant que les quatre formes complètes de noms de défunts présumés soient toutes compatibles avec un nominatif – et que, à la vérité, *mob* et *qot₂omu* rendent une autre analyse difficile. Se pourrait-il alors que l’on ait une construction asyndétique avec “un Tel [nominatif]: tombe [*sði/siði*]”⁷¹ ? L’idée est peut-être séduisante⁷², mais provoque une complication en tout cas dans l’inscription (B), avec son début “ce

⁷¹ Je ne mentionne que pour mémoire la possibilité d’un vocatif du nom du défunt, qui est attesté dans des épithèses grecques (voir par exemple Guarducci 1975–1978, III, 169–170, 190–191; le nom de Xénophantos est lui aussi au vocatif dans la stèle évoquée § 2.1.1[a]).

⁷² Des inscriptions étrusques comme TLE² 291 livrent cette construction avec *θania lucini súθina*, “Tania Lucini, mobilier funéraire” (§ 1.1.1). Pfiffig 1969, 255 propose de transformer les nominatifs *θania lucini* en génitifs ***θanias lucinial*, “**mobilier funéraire de Tania Lucini”. Cette correction me semble toutefois

siði”, directement suivi par le nom du défunt (qui se termine par *-i*). Dans ce texte en tout cas, il faudrait admettre une autre construction qu’un nominatif asyndétique. La syntaxe des formules funéraires comportant *sði/siði* pourrait donc avoir été variable, mais avoir ignoré le génitif en *-s*; le possessif en *-s* semble exclu dans plusieurs cas.

1.2. Les formes de l’étrusque *suθi/śuθi* et du carien *sði/siði*

1.2.1. Formes de l’étrusque *suθi/śuθi*

La flexion de *suθi/śuθi* se rattache à la première déclinaison des thèmes en *-i*⁷³.

La seule alternance non grammaticale documentée dans les exemples de *suθi/śuθi* est *s* ~ *ś*. Ces formes s’opposent par leur lettre initiale, qui représente chaque fois une sifflante, /s/ pour *s*, et peut-être (sa valeur précise est discutée) /š/ pour *ś*⁷⁴. L’emploi de ce couple de sifflantes oppose de façon complexe l’Étrurie du nord ~ du sud. Ces préférences régionales constituent clairement des particularités dialectales de l’étrusque d’Italie.

La lettre θ transcrit vraisemblablement une occlusive dentale, mais sa valeur précise est discutée – ainsi, sourde palatalisée /t'/⁷⁵ ou sourde aspirée /tʰ/⁷⁶.

La lettre *u* rend l’unique voyelle vélaire étrusque, /u/⁷⁷. L’absence d’opposition /o/ ~ /u/ en étrusque fait que l’on ne peut exclure (mais qu’il est impossible de prouver) que la première syllabe du *prototype* de *suθi/śuθi* ait comporté un *-o- – ceci suppose évidemment que le proto-étrusque ait connu ce timbre vocalique, ce qui est actuellement indémontrable.

Le *i* étrusque note l’une des deux voyelles fermées de la langue, /i/⁷⁸. Ce *i* peut alterner dans certaines conditions avec *e*⁷⁹, mais ceci n’apparaît jamais dans *suθi/śuθi*.

Sur cette base, on peut supposer que les graphies *suθi* ~ *śuθi* devaient noter respectivement /sut'i/ ou /sutʰ'i/ ~ /śut'i/ (?) ou /śutʰ'i/ (?).

difficile à admettre étant donné que l’inscription figure sur pas moins de quatre objets différents d’un même tombeau.

⁷³ Steinbauer 1999, 74.

⁷⁴ Pfiffig 1969, 17, 27, 46–48; Steinbauer 1999, 24–25, 27.

⁷⁵ Steinbauer 1999, 24–26.

⁷⁶ Pfiffig 1969, 38–40.

⁷⁷ Pfiffig 1969, 27–29, 34; Steinbauer 1999, 23, 32–33.

⁷⁸ Pfiffig 1969, 27; Steinbauer 1999, 23–24, 30–32.

⁷⁹ Pfiffig 1969, 29–31; Steinbauer 1999, 45.

1.2.2. Formes du carien *sδi/siδi*

Les formes *sδi/siδi* sont clairement des nominatifs (et accusatif [??]⁸⁰) singuliers; *sδis* a été compris comme un nominatif pluriel, mais cette interprétation n'est pas assurée (§ 1.1.2.1[Δ]; voir cependant § 1.1.2.2).

Dans *sδi/siδi*, la lettre *s* note l'une des trois fricatives du carien, représentant probablement /s/⁸¹. Le phonème rendu par δ est de nature discutée⁸². Dans plusieurs cas (dont ne fait pas partie *sδi/siδi*), son étymologie semble claire: il proviendrait de *nd. D'autres valeurs phonologiques sont toutefois possibles, ce qui donne l'éventail suivant: /nd/ [groupe consonantique], /n̩d/ [dentale prénasalisée] ou /d/ [occlusive dentale], /d/ étant peut-être susceptible de se réaliser en /ð/ [fricative dentale] (?) en position intervocalique. Quant à la lettre *i*, elle note /i/ – elle est utilisée pour rendre le τ grec et réciproquement⁸³.

Là où *sδi/siδi* diffèrent, c'est par la présence ~ absence de la voyelle qui suit le *s*- initial. Comment en rendre compte ? Il est clair que *sδi* est la forme la plus fréquente (quatre occurrences), alors que *siδi* est un hapax. Il faudrait pouvoir établir leur chronologie relative, mais une datation précise des inscriptions en cause est actuellement hors de portée. Comme Tralles et sa région attestent à la fois *sδi* et *siδi*, il paraît difficile d'expliquer l'alternance par une différence locale – encore que la plaine du Méandre ait eu une population linguistiquement diversifiée: Lydiens, Cariens, Ioniens et Éoliens (Strabon XIV, 648). Il est probablement plus économique d'expliquer l'absence de voyelle dans la première syllabe de *sδi* par une particularité de l'orthographe et de la phonétique cariennes. On observe en effet un nombre élevé d'omissions de ce type en carien – ainsi, l'anthroponyme *pismašk* ~ *psmašk*⁸⁴. Quoi qu'il en soit, Adiego 2007, 241 propose de rendre compte de *sδi/siδi* comme suit: *siδi* = /sindi/ ou /sidi/ (avec voyelle nasale); *sδi* = /sŋdi/ (avec sonante-voyelle). Il me semble que dans le cadre des valeurs phonétiques avancées à l'instant pour δ, d'autres possibilités théoriques devraient être ajoutées pour *siδi*: /siⁿdi/, /sidi/ et /siði/ (?). Une lecture supplémentaire pourrait d'ailleurs encore être envisagée. En effet, lorsque les graphies avocaliques cariennes ont des correspondants grecs, les voyelles manquantes peuvent être de timbres variés: α (*ksolbś* ~ Κασωλαβα), ε (*kbjomś* ~ Κεβιωμος), ι (*dquq* ~

⁸⁰ Voir § 1.1.2.1(B).

⁸¹ Adiego 2007, 250–251.

⁸² Voir Adiego 2007, 245–247.

⁸³ Adiego 2007, 236.

⁸⁴ Adiego 2007, 398, 403. Davantage de formes dans Adiego 2007, 238–239.

Ιδαγυγος, ο (*pñmnñsñ ~ Πονμοοννος*), υ (*qlaλis ~ Κυλαλδις*) – ces exemples ont été délibérément choisis parce que l’alternance voyelle ~ Ø y apparaît en syllabe initiale de mot. De plus, il peut y avoir des flottements de timbres vocaliques en cette position, comme dans **Κολαλδις ~ Κυλαλδις** ou **Κοτβελημος ~ Κυτβελημις** (répondant à *qtblem̩s*). Ne pourrait-on pas imaginer alors que le timbre de la voyelle précédant le δ de *sdi* ait pu varier et que l’hapax *siδi* n’en ait donné qu’une des réalisations possibles ? Une telle supposition serait en accord avec l’une des possibilités invoquées pour expliquer la notation défective des voyelles cariennes, à savoir la présence de voyelles d’articulation faible, comparables au schwa⁸⁵. Dans ce cas, on pourrait peut-être supposer un prototype **səδi* (?). Il ne faut cependant pas se dissimuler que cette hypothèse est extrêmement fragile. Ce qui résulte de ces interprétations, c’est que la voyelle de la première syllabe de *sdi/siδi* devait être de timbre /i/ ou, peut-être, /ə/ (?). Pour l’étymologie possible du mot, voir § 3.1.

L’analyse ci-dessus changerait si l’on substituait *sδia/siδia* à *sdi/siδi* (§ 1.1.2.2).

1.3. Les référents et les formes de l’étrusque *suθi/šuθi* et du carien *sdi/siδi* sont-ils compatibles ?

1.3.1. Les référents

suθi/šuθi et *sdi/siδi* sont des termes du vocabulaire de l’architecture funéraire et ont les mêmes emplois. Leurs référents se recouvrent assez largement, mais ne sont toutefois pas rigoureusement identiques: *suθi/šuθi* désigne le “tombeau”, tandis que *sdi/siδi* semble renvoyer à la “tombe”. *suθi/šuθi* et *sdi/siδi* s’opposent à plusieurs autres éléments des lexiques architecturaux funéraires étrusque et carien.

1.3.2. Les formes

Étrusque: /sut'i/ ou /sutʰi/ et /šut'i/ (?) ou /šutʰi/ (?).

Carien: /sindi/, /siⁿdi/, /sidi/, /sndi/, /sidi/, /siði/ (?), /sədi/ (?), /səði/ (?). Bien entendu, l’analyse changerait si l’on substituait *sδia/siδia* à *sdi/siδi* (§ 1.1.2.2).

Les premier et dernier phonèmes des deux termes semblent identiques (/s...i/), mais les deux autres ne le sont pas (étrusque /ut'/ ou /utʰ/ ~ carien /ind/, /iⁿd/, /id/, /nd/, /id/, /ið/ [?], /əd/ [??], /əð/ [???]).

⁸⁵ Adiego 2007, 240–241 oppose nettement des voyelles brèves non accentuées au schwa. Je préfère ne pas me prononcer sur la nature du phénomène et utiliser conventionnellement le symbole ə pour noter toute voyelle d’articulation faible, qu’elle soit une brève non accentuée ou bien un schwa.

Est-il possible de concilier ces deux différences ? Voici les possibilités que j’entrevois :

(a) étrusque θ ~ carien δ

Ce couple met en jeu deux consonnes dont l’articulation doit comporter une dentale, ce qui livre une correspondance acceptable. La paire la plus séduisante me paraît être étrusque $\theta = /t^h/ \sim$ carien $\delta = /d/$ ou $/ð/$ (?).

(b) étrusque u ~ carien \emptyset/i

Cette correspondance pourrait recouvrir : étrusque $/u/ \sim$ carien $/i/, /ī/, /ŋ/, /ə/$ (?). Voici les couples qui me semblent envisageables.

(b1) Je ne mentionne que pour mémoire l’idée d’un emprunt fait conjointement par l’étrusque et le carien à une troisième langue. On aurait bien entendu ainsi un magnifique éventail d’alternances vocaliques possibles – par exemple, dans les emprunts de l’étrusque au grec, un u étrusque figurant en syllabe initiale peut répondre à o , u et $ω$, tandis qu’en autres positions il peut correspondre à $α$, ai , $ε$, eo , eu , o , oi , ou (qui notait une diphtongue $/ow/$), v , vo , $ω$ ⁸⁶ ... Avec ce scénario, nous entrons toutefois dans de la linguistique-fiction pure.

(b2) Une oscillation étrusque entre $/u/ \sim /i/$ est peu plausible : dans les mots proprement étrusques, la voyelle $/u/$ est remarquablement stable en syllabe initiale de mot tonique⁸⁷.

(b3) Une oscillation carienne entre $/u/ \sim /i/$ paraît elle aussi difficile, parce que non attestée⁸⁸.

(b4) Une dissimilation étrusque de $*/i...i/$ en $/u...i/$ ou bien une assimilation carienne de $*/u...i/$ en $/i...i/$ sont elles aussi concevables. Ce phénomène ne semble quasiment pas documenté en étrusque⁸⁹, mais une assimilation de ce type est connue en carien dans le nom de l’“Athénien”, *otonoſn*, provenant sans doute de $*atono-$, lui-même issu de $*atānā-$ ⁹⁰.

(b5) Un $/ə/$ (?) carien répondant au $/u/$ étrusque serait phonétiquement excellent, mais il faut rappeler que cette hypothèse est hasardeuse.

(b6) Une explication combinant morphologie et phonétique pourrait partir d’une alternance indo-européenne $*-e/o-$. Il faudrait

⁸⁶ Voir de Simone 1968–1970, II, 18, 21, 33, 38, 42–47, 79–80.

⁸⁷ Steinbauer 1999, 32–33.

⁸⁸ Adiego 2007, 234–242.

⁸⁹ Steinbauer 1999, 65–67.

⁹⁰ Adiego 2007, 259, 392.

supposer que l'étrusque aurait adopté *-o-, alors que le carien aurait choisi *-e-. Ensuite, ces deux voyelles devraient s'être fermées aussi bien en étrusque qu'en carien – d'où étrusque *-o- > -u- et carien *-e- > -i-. Une fermeture *-e- > -i- ne semble pas incompatible avec les données cariennes, où l'on a *ē > ī/i⁹¹, alors que le louvite ignore *e mais connaît i⁹². Le couple carien *lýkselýksisí* pourrait même offrir un exemple de flottement *e* ~ *i*, mais il n'est pas sûr que les deux mots appartiennent au même lemme⁹³. Observer aussi que, à Caunos (dont provient C.Ka 1: *sdi*), l'alphabet local ignorait la lettre *e*, ce qui implique que le **e* hérité avait changé de timbre⁹⁴. Les trois autres sites où *sdi/siði* est attesté sont infiniment moins riches en documents, mais c'est un fait que la lettre *e* y est inconnue à ce jour – ce doit très probablement être un accident. Il n'est donc pas impensable que **sed-* soit devenu **sid-* ou **sæd-* (??) en tout cas à Caunos. Une fermeture *-o- > -u- pourrait être imaginable en étrusque à la condition que sa situation historique, avec une seule voyelle vélaire (§ 1.2.1), ait été précédée par un stade où il en connaissait deux. Resterait alors à trouver une racine indo-européenne convenant à cette hypothèse. Ceci n'est pas trop difficile. Je propose par exemple **sed-*, “(s')asseoir”, qui a donné une série de termes impliquant le “séjour”, la “paix”, le “coucher du soleil”, etc.⁹⁵ – noter ainsi le vieil irlandais *sīd*, désignant l'Au-delà où vivent les défunt⁹⁶. On pourrait admettre sans trop de difficultés que cette racine se soit prêtée à exprimer la “tombe”, séjour de repos des morts. Cette analyse serait compatible avec l'idée que *suθi/śuθi* serait un déverbalif du verbe *suθ* signifiant “déposer” *vel sim.* (§ 1.1.1). Elle impliquerait évidemment une évolution de **d* > /t^b/ ou /t'/ en étrusque. Il est clair que tout ceci est extrêmement hypothétique – et suppose notamment que l'étrusque serait une langue indo-européenne, ce qui n'a pas encore été démontré.

1.4. Conclusion sur l'isoglosse possible de l'étrusque *suθi/śuθi* ~ du carien *sdi/siði*

Au total, le dossier de *suθi/śuθi* et *sdi/siði* livre des résultats mitigés.

⁹¹ Adiego 2007, 257.

⁹² Melchert 2004b, 580.

⁹³ Adiego 2007, 379–380.

⁹⁴ Adiego 2007, 213–214, 237.

⁹⁵ Pokorny 1959, 884–887. Cette étymologie a déjà été proposée pour *suθi/śuθi* (voir par exemple Steinbauer 1999, 238, qui l'exclut).

⁹⁶ Mallory–Adams 1997, 152.

Du point de vue de leurs référents, les emplois des deux termes se recouvrent substantiellement (bien que non parfaitement: “tombeau” ~ “tombe”).

Du point de vue de leurs formes, les trois quarts de leurs phonèmes coïncident – assez exactement dans le cas de /s...i/ et approximativement pour la dentale médiane (notée par l'étrusque θ ~ le carien δ).

Ce qui est plus difficile, c'est la voyelle de la première syllabe, avec le couple étrusque *u* ~ carien \emptyset/i . Parmi les explications envisageables, plusieurs me semblent défendables – prototype carien en /sə.../ (?); assimilation carienne de */u...i/ en /i...i/; formes en **sed-* (carien) ~ **sod-* (étrusque). Nous avons toutefois vu que ces hypothèses sont fragiles. On pourra sûrement atténuer cet obstacle en observant que nous ignorons l'étymologie des mots en cause et que, de plus, le carien n'est encore que très imparfaitement connu (sa phonétique historique, en particulier, est dans l'enfance). Il n'empêche que la prudence conseille de considérer que, dans l'état présent de nos connaissances, *suθi/śuθi* et *sδi/siδi*, quoique de référents apparemment très proches et de formes assez largement semblables, ne remontent pas à un ancêtre commun démontrable. Cette impression serait renforcée si l'on substituait *sδia/siδia* à *sδi/siδi* (§ 1.1.2.2). Tout ceci n'exclut toutefois ni que ces deux termes soient apparentés, ni qu'ils ne le soient pas.

Si l'on envisageait cette dernière possibilité, comment pourrait-on expliquer les ressemblances, malgré tout frappantes, entre *suθi/śuθi* et *sδi/siδi*? Tout simplement par le jeu du hasard. En effet, on a pu montrer expérimentalement que des langues sans aucune parenté génétique avérée peuvent souvent posséder environ 2 % de mots non empruntés qui ont des sens et des formes similaires⁹⁷. *suθi/śuθi* et *sδi/siδi* pourraient donc parfaitement avoir aussi peu de rapports étymologiques que, par exemple, le latin *ita*, “ainsi” et le hatti *ita*, “ainsi”⁹⁸.

Ce jugement pourrait évidemment changer si l'on disposait d'autres isoglosses étrusco-cariennes. J. D. Ray vient précisément d'en pro-

⁹⁷ Voir Bender 1969. Sa démonstration met en jeu une liste de 99 lexèmes (les emprunts connus en sont exclus) pris dans deux langues appartenant à des familles réputées différentes. Les comparaisons se faisaient deux à deux parmi 21 langues (ainsi, anglais ~ mandarin; etc.). Il va sans dire que le pourcentage de ressemblances augmente considérablement si l'on se contente de rapprocher des mots de formes similaires, mais de sens différents. Sur ces problèmes, voir aussi Ringe 1992.

⁹⁸ Pour le hatti, voir Soysal 2004, 282–283.

poser deux⁹⁹: (a) le génitif singulier carien en *-ś*, qui remonterait étymologiquement à un suffixe possessif¹⁰⁰ ~ le génitif étrusque en *-s/-ś*¹⁰¹; (b) la finale carienne *-at*, connue par un certain nombre d'anthroponymes ~ le suffixe étrusque *-at* de noms d'agent¹⁰². Il faut toutefois observer que le sens exact du *-at* carien est inconnu, ce qui affaiblit considérablement la comparaison. Il serait cependant possible d'allonger la liste des correspondances étrusco-cariennes. Ainsi, l'étrusque a un pronominal démonstratif *sa*¹⁰³ auquel semble répondre le pronominal lui aussi démonstratif carien *sa*¹⁰⁴. De même, si l'analyse, très hypothétique, du carien *art* comme une forme verbale du présent signifiant “il éleva” était bien correcte dans le texte (A) du § 1.1.2.1, on pourrait peut-être avoir une nouvelle isoglosse avec le verbe étrusque *ar-*, à la condition qu'il signifie “élever” *vel sim.* et non pas “faire”¹⁰⁵. Il faudra pourtant bien d'autres isoglosses, solides et exclusivement attestées en étrusque et en carien, pour arriver à un rapprochement étrusco-carien acceptable.

2. Les autres termes funéraires cariens: *śjas/śas*, *upe/wpe/upa*, *ue* et *οοῦαν*

Adiego livre la liste connue à ce jour du vocabulaire de l'architecture funéraire carienne. Il s'agit de mots “which refer to the funerary stele or, more generically, to the tomb: *upe/wpe/upa*, *ue*, *śjas/śas*, *s(i)δi*”. Il juge que “no clear etymological connections can be established for any of these words ... and it is impossible to specify the exact meaning in each case”¹⁰⁶. On ajoutera à cette liste la glose *οοῦαν*, traduite par *τὸν τάφον*¹⁰⁷.

Malgré cet avis relativement pessimiste d'Adiego, on a vu à l'instant qu'il est possible de déterminer le référent de *sδi/siδi*, à savoir la “tombe”. Ceci encourage à tenter de mieux comprendre *śjas/śas*, *upe/wpe/upa*, *ue* et *οοῦαν* (§ 2.1–2) grâce à une analyse contextuelle tenant compte de l'ensemble des données disponibles (§ 0).

⁹⁹ Ray 2006, 1472–1473.

¹⁰⁰ Adiego 2007, 313–314, 346.

¹⁰¹ Pfiffig 1969, 82–83; Steinbauer 1999, 71.

¹⁰² Steinbauer 1999, 128–129, 401.

¹⁰³ Steinbauer 1999, 95, 383; Wylin 2004 (je dois cette dernière référence à I. Adiego).

¹⁰⁴ Adiego 2007, 319–320, 410.

¹⁰⁵ Pfiffig 1972, 9 (“faire”); Steinbauer 1999, 252–253, 399 (“élever” *vel sim.*).

¹⁰⁶ Adiego 2007, 326–327.

¹⁰⁷ Adiego 2007, 8, 10, 455.

2.1. Référents du carien *śjas/śas*, *upe/wpe/upa*, *ue* et *σοῦαν*

2.1.1. Référent du carien *śjas/śas*

śjas/śas est attesté dans deux inscriptions trouvées l'une en Grèce et l'autre en Carie; le mot y apparaît chaque fois à l'initiale absolue du texte.

(a) Inscription bilingue gréco-carienne d'Athènes G 1¹⁰⁸

Ce document date des environs de 520¹⁰⁹ et donne l'équivalent grec de *śjas*, à savoir σῆμα. Mon édition diffère de celle d'Adiego¹¹⁰:

Σῆμα τόδε : Τυρ[-----]
 Καρὸς τῷ Σκύλ[ακος]
 []śjas : san tur[-----]
 [Α]ριστοκλῆς ἐπ[οίεσεν]

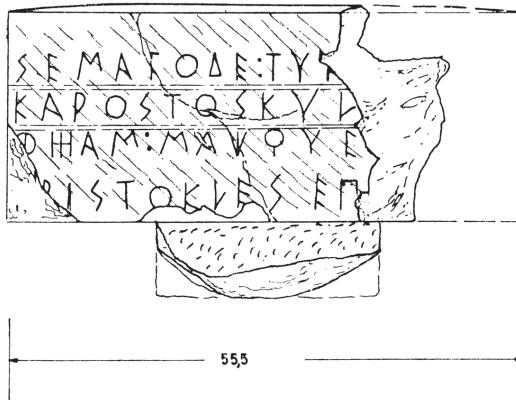


Fig. 4. Inscription bilingue gréco-carienne d'Athènes G 1
 (fac-similé de Willemse 1963, 126)

Dans l'évaluation du nombre de lettres perdues dans les lacunes, j'ai postulé que le texte se poursuivait jusqu'au bord droit de la base, de manière à être symétrique au côté gauche; le module des lettres des lacunes est censé être conforme à celui du début de chaque ligne.

¹⁰⁸ Adiego 2007, 164, 219, 288, 454; Jeffery 1962, 126–127; Threpsiadis 1956, 61–68; Willemse 1963, 125–129 et pl. 63–64.1. Photo de l'estampage dans Masson 1977, 91.

¹⁰⁹ Je reprends la datation de Jeffery 1990, 432.

¹¹⁰ J'ai autopsié ce texte le 5 septembre 1987. Voici l'édition d'Adiego 2007, 164 (hélas entachée de deux malheureuses erreurs): σῆμα μα (sic) τόδε· (sic) Τυρ[/ Καρὸς τῷ Σκύλ[ακος] / śjas: san tur / [Α]ριστοκλῆς ἐπ[οίε].

Ligne 1: Dans *Tuq[*, la troisième lettre est mutilée. Il en subsiste une hache verticale constituant le bas du caractère avec, à mi hauteur, ce qui semble être le départ d'un trait oblique vers le haut à droite¹¹¹. Ceci autorise un *q*, mais exclut le *μ* d'un génitif du nom carien hellénisé *Tύμνης*, que l'on a souvent restitué¹¹² – la longueur de la lacune (environ 5 lettres) exclut elle aussi cette forme. L'onomastique grecque n'est pas dépourvue d'anthroponymes en *Tuq...* de longueur appropriée¹¹³.

Ligne 2: Il y a place pour environ 5 lettres dans la lacune. La restitution *Σκύλ[ακος]* est extrêmement plausible, puisque “ce nom bien grec ... a été porté avec préférence par des Cariens”¹¹⁴.

Ligne 3: Il n'y a aucune lettre manquante en début de ligne. Toutes les éditions actuelles lisent *tur[*, avec la troisième lettre assurée de forme *ȝ*. L'examen de l'original révèle que cette lettre semble comporter un troisième trait oblique médian (⋮, avec, donc, lecture *y*) dont la photo de Willemse 1963, pl. 63.2 et l'estampage de Masson 1977, 91 montrent bien la présence. Toutefois, ce troisième trait est significativement moins profond que tous les autres et doit donc être accidentel. Observer que la lecture *ȝ* implique que l'alphabet de ce texte est hybride, avec le signe *j* caractéristique de l'écriture carienne d'Égypte et un autre, *r*, qui ne l'est pas¹¹⁵. Il n'existe actuellement aucune séquence carienne connue en *tur...* D'après le texte C.Eu 1 (voir [b] ci-dessous) et les formules funéraires cariennes les plus courantes comportant un nom de la “tombe” *vel sim.*, on s'attendrait à ce que le nom du défunt ait été au génitif en *-s* ou au possessif en *-s*.

Ligne 4: Il y a place pour environ 5 lettres dans la lacune. Adiego restitue, après d'autres, *ἐπ[οιē]*, avec un imparfait mettant en valeur tout le processus de la réalisation de l'œuvre d'art, ce qui peut se trouver dans certaines signatures d'artiste. Toutefois, l'ampleur de la lacune demande une forme plus longue, de sorte que c'est l'indicatif aoriste *ἐπ[οιēσεν]*, présentant l'action sous sa forme la plus

¹¹¹ Le commentaire de Masson 1977, 94 signale explicitement cette dernière caractéristique (voir la photo de l'estampage: 91).

¹¹² Voir par exemple Masson 1973, 199–200.

¹¹³ Ainsi, avec un génitif en cinq ou quatre lettres après *Tuq[*: *Tυοίων*, *Tυοβαῖος*, *Tύοβαος*, *Tυοράχηος*, *Tυοταῖος*, *Tύοταιος*, *Tύοων* ... La liste d'anthroponymes cariens attestés en alphabet grec ne comporte aucun nom en *Tuq...* (Adiego 2007, 459–462).

¹¹⁴ Masson 1973, 200 (cet auteur suppose que ce nom pourrait avoir été choisi à cause “d'une ressemblance phonétique avec un nom indigène” et se hasarde à évoquer l'anthroponyme lycien *Skkulija*). Jeffery 1962, 126 restitue *Σκύλ[ακος] Τυο?*, mais ceci dépasse l'espace disponible dans la lacune.

¹¹⁵ Observation d'Adiego 2007, 219.

condensée, qui s'impose. Ce choix se justifie d'autant plus que l'on a une autre œuvre du sculpteur de notre monument et provenant du même endroit avec la signature intacte Ἀριστοκλῆς ἐποίησεν (voir ci-dessous).

Adiego ne traduit pas le texte carien, mais commente *śjas* par “tomb, or similar”¹¹⁶.

Voici la traduction de la section grecque: “Ce σῆμα est de Tyr[----], le carien, (fils) de Skyl[ax]. [A]ristoclès (le) f[it].” Il est clair que la version carienne est bien plus succincte que la grecque, dont elle ne reprend que la première ligne. Σῆμα τόδε Τυρ[----], avec la séquence “nom du référent funéraire + démonstratif + nom du défunt”, correspond exactement (à l'ordre des mots près) à “*śjas* + démonstratif *san* + nom du défunt *tur*[----]”. Comprendre “Ce *śjas* (est) de/ appartenant à Tur[----].”

Nous disposons de plusieurs indices pour déterminer le référent de *śjas*.

Le premier est archéologique: l'inscription se trouve sur un socle de statue qui avait été récupéré avec toute une série de monuments funéraires archaïques dans le cimetière du Céramique après 480 pour construire en toute hâte la porte du Pirée dans le célèbre mur de Thémistocle. La statue qui surmontait notre bilingue a disparu. La nature même du support de l'inscription impose une première conclusion: il est complètement exclu que le référent de *śjas* puisse être une “stèle funéraire”.

Deux autres indications précieuses sont livrées par le texte grec, à savoir le nom du référent, σῆμα, et celui de l'artiste qui l'a réalisé, Aristoclès. Aristoclès est un excellent sculpteur athénien de la deuxième moitié du VI^e s. Il a signé plusieurs monuments funéraires – dont la magnifique stèle représentant Aristion (vers 510)¹¹⁷. Il est évident que Skyl[ax] devait être un riche carien pour pouvoir s'offrir un des meilleurs sculpteurs athéniens de l'époque. La statue qui surmontait notre socle devait le représenter en *kouros* ou (?) en tenue carienne. En quoi consistait exactement le référent de σῆμα, ici ? Étymologiquement, σῆμα est le “signe” marquant en contexte funéraire l'emplacement où repose un mort¹¹⁸ – ce signe peut être un tumulus ou un élément architectural servant à identifier une sépulture (colonne, statue, stèle, urne ...). Σῆμα peut aussi désigner globalement la “tombe” ou le “tombeau”. Comme exemple de statue funéraire

¹¹⁶ Adiego 2007, 414.

¹¹⁷ Voir Jeffery 1962, 141; Richter 1961, 47, 170.

¹¹⁸ Sur le sens de σῆμα en contexte funéraire, voir Eichler 1914.

associée à σῆμα on peut citer la belle statue de Phrasikleia, légèrement antérieure à notre texte gréco-carien et dont le socle porte une inscription commençant par Σῆμα Φρασικλείας¹¹⁹: comme dans notre bilingue, σῆμα s'applique à l'ensemble constitué par la statue et son support, qui “signalent” la tombe. Il existe cependant un parallèle bien plus intéressant encore: Aristoclès, qui a réalisé la sculpture de notre bilingue, est l'auteur d'un autre monument funéraire, lui aussi réutilisé pour construire le mur de Thémistocle, la statue de Xénophantos¹²⁰. Or, le texte de sa base commence comme le nôtre par [Σῆ]μα τόδε¹²¹ et comporte la signature de l'artiste, Ἀριστοκλῆς ἐποίησεν. En raison des signatures, qui déclarent explicitement qu'Aristoclès “réalisa” le σῆμα¹²², il faut conclure que, dans ces deux œuvres, σῆμα désigne spécifiquement l'ensemble de la statue et de son socle¹²³. D'après que la correspondance entre les textes grec et carien est plus ou moins fidèle, *śjas* a donc chance d'être, par ordre de probabilité décroissante, le nom carien: (1) du “signe funéraire” constitué ici par la statue et son socle; (2) de la “tombe” ou du “tombeau”.

(b) L'inscription C.Eu 1 (Carie, Euromos¹²⁴)

Il s'agit d'un bloc de pierre réutilisé, de date inconnue, qui contient *śas*. Son texte est le suivant: *śas : ktai idyriks : mn[os?]*. Adiego traduit “Funerary monument for/of Ktai, son of Idyrik”.

Ce document n'a aucun contexte archéologique direct connu. Toutefois, il me semble qu'il peut être éclairé par au moins une inscription grecque dont le caractère funéraire est indiscutable¹²⁵. Les deux textes en cause ont en commun d'être gravés sur un bloc de pierre qui ne constitue *pas* un socle. C.Eu 1 contient le terme *śas*, alors que l'inscription grecque comporte le nom du “signe” funéraire, σῆμα (forme non ionienne-attique de σῆμα), dont *śjas* est la

¹¹⁹ Jeffery 1990, 73, 78, 401 (qui date le texte des environs de 540); Guarducci III, 1975², 124–125 (qui date des environs de 530–525).

¹²⁰ Willemse 1963, 136–139. Cet auteur situe l'inscription vers 520.

¹²¹ Il n'y a place que pour une seule lettre dans la lacune, ce qui exclut une restitution * *[Mv]ῆμα.

¹²² Il est exclu que le verbe ποιέω puisse avoir ici le sens factif de “faire faire”, comme c'est le cas lorsqu'il a comme sujets les parents du défunt.

¹²³ Toutefois, la gravure du texte de notre bilingue n'a probablement pas été faite par Aristoclès, mais par un artisan spécialisé, le “C” de Jeffery 1962, 151 – le texte de la stèle d'Aristion, sculptée par le même Aristoclès, a été gravé par une main différente, vraisemblablement le “E1” (?) de Jeffery 1962, 152.

¹²⁴ Adiego 2007, 132–133, 288–289 (en 288, corriger *śas* [*sic!*] en *śas*), 452. “Bloc de pierre encastré dans le mur d'une cour ... Date inconnue” (Deroy 1955, 309).

¹²⁵ Guarducci 1975²–1978, I, 362–363 (Méthana, fin du VII^e ou début du VI^e s.).

traduction dans la bilingue gréco-carienne G 1. Il me semble donc très tentant de penser que: (1) C.Eu 1 et l’inscription grecque avaient la même fonction, à savoir l’identification d’une sépulture; (2) *śas*, tout comme *śjas*, était bien le correspondant du grec σᾶμα/σῆμα; (3) *śas* doit désigner le “signe funéraire” ou, moins probablement, la “tombe” ou le “tombeau”.

En C.Eu 1, *śas* est directement suivi par un anthroponyme probable, l’hapax *ktais*, lui-même suivi par le génitif du patronyme *idyrik* et par une forme du nom du “fils”, *mn[os²]*. Comprendre dès lors “*ktais*, le fi[ls] d’*Idyrik*”. Quel est le cas de *ktais*? Un génitif semble exclu, puisque, dans ce texte, comme ailleurs, la désinence de génitif singulier est -s (cf. *idyrikś*). Un nominatif serait morphologiquement impeccable car il existe des thèmes cariens avérés en -s¹²⁶, mais serait contextuellement difficile: comment s’articulerait syntaxiquement ce nominatif avec *śas*¹²⁷? Une fois éliminés le génitif et le nominatif, la seule solution restante consiste à voir dans *ktais* une “forme en -s”, distincte du nominatif et du génitif. Adiego présente une bonne analyse du dossier¹²⁸: sa conclusion, fondée sur l’étude des contextes et sur l’étymologie possible de ce -s, est qu’aucune des “formes en -s” n’impose d’être comprise comme datif, mais que toutes pourraient être des génitifs/possessifs. Cette analyse est étayée entre autres par la stèle funéraire E.Me 35, où le nom du défunt, l’hapax *ntokris*, se termine par un -s qui a une chance d’être une marque casuelle¹²⁹. Si l’on admet ce point de vue, il se pose la question de la différence syntaxique entre le génitif en -s ~ la “forme en -s”. Un texte comme C.Eu 1 permet de préciser très nettement leurs valeurs respectives. La “forme en -s” s’emploie à propos du défunt qui est explicitement présenté comme le titulaire/propriétaire de la “tombe” *vel sim.*: “śas : *ktais*” signifie littéralement “śas appartenant à *ktais*”. Le génitif en -s marque une relation moins spécifique avec le substantif qu’il qualifie et la notion de possession n’y est pas explicite: “*idyrikś : mn[os²]*” signifie “fils d’*Idyrik*”. Comme souvent, le génitif répond à la question “de qui/quoi ?”, sans nécessairement impliquer ni exclure explicitement la possession. Il semble clair que la “forme en -s” est le terme marqué du couple qu’elle forme avec le génitif en -s. Comme l’ensemble des documents qui seront examinés ici témoigne

¹²⁶ Adiego 2007, 314.

¹²⁷ Il existe des épithèses cariennes avec le nom du défunt au nominatif (Adiego 2007, 265–266) – mais elles ne comportent jamais de nom du “tombeau” *vel sim.* Voir cependant § 1.1.2.3.

¹²⁸ Adiego 2007, 288–289, 314–317.

¹²⁹ Adiego 2007, 61, 268, 314–315, 389.

d'une complémentarité fonctionnelle très claire entre *-s* ~ *-s* et est compatible avec l'interprétation ci-dessus, j'appellerai conventionnellement “possessif en *-s*” la “forme en *-s*”. Comprendre donc “*sas* appartenant à Ktai, le fi[ls] d'Idyriķ”. Sur l'alternance *sj-* ~ *s-* de *sjas/sas* et sur l'étymologie du mot, voir § 3.2.

2.1.2. Référent du carien *upe/wpe/upa*

upe/wpe/upa est attesté dix fois et restitué une fois, uniquement en carien d'Égypte (toujours à Memphis), par des inscriptions funéraires de l'époque saïte (sous la XXVI^e dynastie: ± 672–525) qui datent plus précisément de la seconde moitié du VI^e s.¹³⁰ Dans les dix cas où le texte est suffisamment complet, *upe/wpe/upa* est toujours le deuxième mot du document et il est chaque fois précédé par un anthroponyme au génitif en *-s*. *upe/wpe/upa* doit donc être le mot-vénette lié au lieu d'ensevelissement d'un défunt. Dans un texte, *upe* est d'ailleurs immédiatement suivi par le démonstratif *sa*¹³¹, tout comme [ʃjas] l'est par le démonstratif *san* en § 2.1.1(a). Pour Adiego, “it is clear that *upe/upa*, independently of its precise meaning, makes reference to the

¹³⁰ Adiego 2007, 30–31; Masson 1978, 6–7. On doit à Kammerzell 1993 une bonne étude typologique des stèles funéraires cariennes d'Égypte. Je reproduis les datations absolues qu'il a données, mais il me semble clair que la plupart d'entre elles doivent être considérées comme approximatives; elles peuvent, en revanche, utilement servir à une datation relative. *upa* (hapax): E.Me 13 (Adiego 2007, 45, 268, 271–272, 444; Kammerzell 1993, 139–145, 164 [vers 525–500]; Masson 1978, 23–24, 79–83, pl. V.1, XXXIII.2; aucune légende hiéroglyphique; le défunt était une femme); *upe*: E.Me 4 (Adiego 2007, 37, 276–277, 443; Kammerzell 1993, 123–127, 164 [589 – vers 580]; Masson-Yoyotte 1956, 17–20, pl. I. Il s'agit d'une stèle de donation que le texte égyptien permet de situer sous le règne du pharaon Apriès [589–570]. Cette stèle a visiblement été réutilisée ensuite pour une sépulture carienne) • E.Me 9 (inscription bilingue, avec texte carien strictement contemporain de son correspondant égyptien; le défunt portait un nom carien qui est écrit en alphabet carien et en hiéroglyphes: Adiego 2007, 41–42, 268, 443; Kammerzell 1993, 130–133, 164 [vers 570]; Masson 1978, 20–21, 58–60, pl. I.1, II.1, XXXI.1) • E.Me 17 (Adiego 2007, 48–49, 274, 444; Kammerzell 1993, 150–151, 169 [vers 625–590]; Masson 1978, 27, pl. VII.2, XXXV.3) • E.Me 22 (Adiego 2007, 52, 444; Kammerzell 1993, 159, 169 [vers 550–520]; Masson 1978, 30, pl. X.1) • E.Me 26 (Adiego 2007, 55, 268, 444; Kammerzell 1993, 162, 170 [vers 500–470]; Masson 1978, 32, pl. XII.1) • E.Me 38 (Adiego 2007, 63, 273, 445; Kammerzell 1993, 162, 170 [vers 500–470]; Masson 1978, 39, pl. XVIII.1) • E.Me 43 (Adiego 2007, 66–67, 275, 445; Kammerzell 1993, 162, 170 [vers 500–470]; Masson 1978, 41–42, pl. XX.2); *wpe*: E.Me 36 (Adiego 2007, 62, 268, 445; Kammerzell 1993, 159, 169 [vers 550–520]; Masson 1978, 37–38, pl. XVII.1) • E.Me 41 (Adiego 2007, 65, 268, 445; Kammerzell 1993, 155–157, 169 [vers 580–560]; Masson 1978, 40, pl. XIX.2); [w̥]pe (Adiego) ou [w̥]pe: E.Me 64 (Adiego 2007, 78, 446; Masson 1978, 49). Voir aussi Adiego 2007, 429–430.

¹³¹ E.Me 26 (Adiego 2007, 319–320).

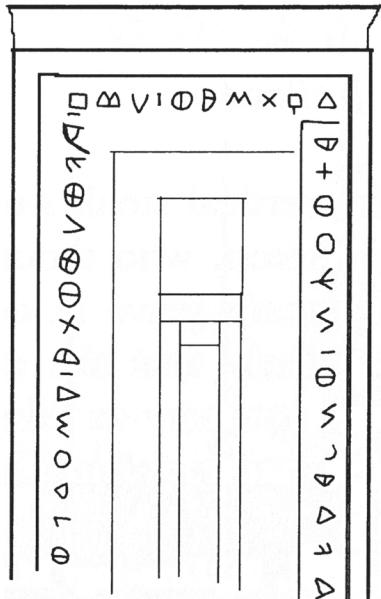


Fig. 5. Stèle funéraire carienne du type des fausses-portes égyptiennes (E.Me 43, d'après Adiego 2007, 66)

object where the inscription stands (“funerary stela”) or to its function (“tomb”)”¹³².

upe/wpelupa apparaît toujours sur des stèles funéraires: (1) du type des fausses-portes (voir fig. 5)¹³³; (2) cintrées décorées¹³⁴; (3) cintrées non décorées¹³⁵; (4) une fois, provenant de la réutilisation d'une stèle d'offrande¹³⁶. Ce support exclusif suggère que le mot désigne proprement une “stèle funéraire” – on ne peut toutefois complètement exclure qu'il renvoie occasionnellement à une “tombe”. La stèle funéraire bilingue égypto-carienne E.Me 9 ne permet pas de préciser davantage le référent de *upe* car le texte égyptien ne correspond que très partiellement au carien¹³⁷. Sur les alternances

¹³² Adiego 2007, 430.

¹³³ E.Me 22, 26, 36, 38, 41, 43. Sur les fausses-portes égyptiennes, voir Wiebach 1981 et Wiebach-Koepe 2001. La fausse-porte était un élément architectural typique des tombes ou des temples funéraires égyptiens. Il s'agissait d'une porte factice que le Ka du défunt était censé traverser, passant ainsi de l'Au-delà dans le monde des vivants pour s'imprégner de l'énergie vitale des offrandes qui lui étaient apportées. La fausse-porte placée initialement à l'intérieur d'un édifice pour donner l'illusion d'un passage authentique donnera ensuite naissance à une simple stèle funéraire portant une représentation de fausse-porte. C'est sur ce dernier type de stèles que figurent les inscriptions cariennes qui nous intéressent. Les fausses-portes apparaissent à partir de l'Ancien Empire (dès ± 2650), mais elles n'étaient plus courantes sous la XXVI^e dynastie dont nos stèles cariennes sont contemporaines. Toutefois, il est manifeste que les Cariens de Memphis les affectionnaient spécialement, étant donné les dizaines de fausses-portes inscrites en carien qu'ils y ont érigées (sur ces considérations statistiques, voir Masson 1978, 7).

¹³⁴ E.Me 9, 13.

¹³⁵ E.Me 17; y ajouter peut-être le fragment E.Me 64 s'il contient bien [u[?]]pe ou [w[?]]pe.

¹³⁶ E.Me 4.

¹³⁷ Texte égyptien (avec traduction) dans Kammerzell 1993, 130–132. Les éléments bilingues consistent en des adaptations égyptiennes de noms cariens: carien *arliśš* > égyptien *Jrś(?)*; carien *arlio[mś]* > égyptien *Jrym³* (je reprends les lectures d'Adiego 2007, 42).

upa ~ upe ~ wp, l'étymologie de ces formes et leurs rapports avec *ue*, voir § 3.3.

2.1.3. Référent du carien *ue*

ue est attesté cinq fois (et restitué une fois), uniquement en carien d'Égypte (toujours à Memphis), dans des inscriptions funéraires datant elles aussi de la seconde moitié du VI^e s.¹³⁸ Lorsque le document est suffisamment complet, *ue* figure quatre fois sur cinq en deuxième position du texte, précédé par un anthroponyme au génitif en -s. En E.Me 51, *ue* est écrit sous le premier mot, qui est précisément un anthroponyme au génitif (*arlišš*): *ue* pourrait éventuellement être une addition à la première ligne, dont il compléterait le début. Toutefois, la place que *ue* est censé occuper par rapport à *arlišš* ne peut être établie avec certitude¹³⁹. Comme *upe/wpe/upa*, *ue* doit donc être une désignation directement liée au lieu d'ensevelissement d'un défunt. Adiego le commente par “funerary stela”, or similar. It seems to be similar or correspondent to *upe/upa*, but the precise relationship between the words (if it indeed exists) is not clear.”¹⁴⁰

ue apparaît toujours sur des stèles funéraires: (1) du type des fausses-portes¹⁴¹; (2) cintrées non décorées¹⁴²; (3) rectangulaire décorée¹⁴³. Comme dans le cas de *upe/wpe/upa* (§ 2.1.2), ce support exclusif suggère que *ue* renvoie spécifiquement à une “stèle funéraire” (moins probablement à une “tombe”). La bilingue égypto-carienne E.Me 5 ne permet pas de préciser davantage le référent de *ue*, étant donné que

¹³⁸ Adiego 2007, 30–31. Pour les datations de Kammerzell 1993, voir note 130. E.Me 3 (Adiego 2007, 36, 268, 443; Kammerzell 1993, 145–146, 165 [vers 660–620]; Masson–Yoyotte 1956, 9–10, pl. IX) • E.Me 5 (inscription bilingue dont les textes carien et égyptien ont sans doute été inscrits indépendamment de la réalisation de la stèle et de son décor: Adiego 2007, 38, 277, 443; Kammerzell 1993, 123–127, 164 [vers 610–589]; Masson–Yoyotte 1956, 20–27, pl. II [fin de l'époque saïte ou de la première domination perse, à partir de 525]) • E.Me 28 (Adiego 2007, 56–57, 444; Kammerzell 1993, 155–157, 169 [vers 580–560]; Masson 1978, 33–34, pl. XIII.1, XXXVI.2) • E.Me 42 (Adiego 2007, 66, 445; Kammerzell 1993, 157–158, 169 [vers 585–550]; Masson 1978, 41, pl. XX.1, XXXVI.4) • E.Me 51 (Adiego 2007, 71–72, 267, 445; Kammerzell 1993, 148–150, 169 [vers 660–620]; Masson 1978, 46, pl. XXIV.1, XXXVII.5). La restitution [*ue*] figure en E.Me 29 (Adiego 2007, 57, 268, 444; Kammerzell 1993, 159, 169 [vers 550–520]; Masson 1978, 34, pl. XIII.2). Voir aussi Adiego 2007, 426.

¹³⁹ Adiego 2007, 71–72.

¹⁴⁰ Adiego 2007, 426.

¹⁴¹ E.Me 28, 42; dans le fragment E.Me 29, on restitue [*ue*].

¹⁴² E.Me 3, 51.

¹⁴³ E.Me 5.

le texte égyptien ne correspond que très partiellement au carien¹⁴⁴.

Pour l'étymologie de *ue* et ses rapports avec *upe/wpe/upa*, voir § 3.3.

2.1.4. Référent du carien σοῦαν

Pour être complet, il convient d'ajouter aux formes livrées par la tradition directe une glose grecque transmise par Étienne de Byzance¹⁴⁵: Σουάγγελα, πόλις Καρίας, ἐνθα ὁ τάφος ἦν τοῦ Καρός, ὃς δηλοῖ καὶ τούνομα. καλοῦσι γὰρ οἱ Κᾶρες σοῦαν τὸν τάφον, γέλαν δὲ τὸν βασιλέα, “Σουάγγελα, ville de Carie où se trouvait le τάφος de Car, ainsi que le montre aussi son nom. En effet, les Cariens appellent σοῦαν le τάφος, et γέλαν le roi.” Il résulte de ce texte qu'il devait exister un mot carien ressemblant à σοῦαν et équivalant à τάφος en grec. Le sens précis de τάφος n'est malheureusement pas donné dans la glose, de sorte que l'on peut théoriquement hésiter entre “tombe” et “tombeau” (mais on doit exclure la signification de “cérémonie funèbre”). Pour une étymologie possible de σοῦαν, voir § 3.4.

2.2. Carien *śjas/sas*, *upe/wpe/upa* et *ue*: référents et syntaxes

Référents: La variété de formes, de supports et de contextes de *śjas/sas*, *upe/wpe/upa* et *ue* suggère que chacun d'eux désigne un objet spécifique relatif à la sépulture. Voici les emplois qu'ils pourraient avoir:

(a) *śjas/sas*, se réfère, par ordre de probabilité décroissante, à: (1) un “signe funéraire”; (2) une “tombe” ou un “tombeau”. Il est exclu que *śjas/sas* renvoie à une “stèle funéraire” (§ 2.1.1[a]) et peu plausible qu'il désigne la “tombe”, rendue par *sdi/sidi* (§ 1.1.2.3). C'est donc le sens de “signe funéraire” qui paraît le plus probable pour *śjas/sas*.

(b) L'analyse contextuelle d'*upe/wpe/upa* et *ue* a montré qu'ils se réfèrent à la “stèle funéraire” (moins probablement, à une “tombe”): § 2.1.2–3. Ici aussi, le référent de *sdi/sidi* (§ 1.1.2.3) fournit un argument pour écarter “tombe”. C'est donc le sens de “stèle funéraire” qui s'impose. *upe/wpe/upa* et *ue* semblent être

¹⁴⁴ Texte égyptien (avec traduction) dans Kammerzell 1993, 124–126. Les éléments bilingues consistent en des équivalences onomastiques (je reprends les lectures d'Adiego 2007, 38): il y est question d'un *Psmtk-wj-Njt* (= *psmškunneitš*), fils de *W3b-jb-r^c-[...]*, qui correspond en carien à *nariaš* (patronyme, avec, peut-être, double dénomination, différente en égyptien et en carien ? À moins qu'il ne s'agisse d'un qualificatif du défunt. Voir Adiego 2007, 387).

¹⁴⁵ Adiego 2007, 455; Masson-Yoyotte 1956, 26.

deux termes interchangeables: il faudra établir s'ils ne sont pas des variantes (§ 3.3.2).

Si ces identifications sont exactes, nous ignorerions le nom carien du “tombeau”: on pourrait donc s'attendre à voir le apparaître un jour.

Syntaxe:

(a) *šjas/šas* (deux ex.) figure toujours en tête de texte; il est immédiatement suivi soit par un démonstratif (*san*) + anthroponyme, soit par un anthroponyme. Dans l'inscription dont l'anthroponyme est complet, ce dernier n'est pas au génitif en *-s*, mais au possessif en *-s*.

(b) *upe/wpe/upa* (une dizaine d'ex.) est toujours en deuxième position; il n'est jamais associé à un démonstratif; il suit toujours un anthroponyme au génitif en *-s*.

(c) *ue* (cinq ex.) a les mêmes caractéristiques que *upe/wpe/upa* dans les cas où le texte n'est pas ambigu.

3. Étymologie du carien *sδi/siδi*, *šjas/šas*, *upe/wpe/upa*, *ue* et *σοῦαν*

3.1. Étymologie du carien *sδi/siδi*

sδi/siδi semble avoir désigné la “tombe” (§ 1.1.2.3). Plusieurs possibilités étymologiques sont théoriquement envisageables.

(a) Selon Adiego, le mot pourrait reposer sur la racine indo-européenne **kei-*, “être couché”¹⁴⁶: *sδi/siδi* signifierait donc l'endroit où le défunt gît. Phonétiquement, l'hypothèse ne suscite aucune difficulté, puisque **ki-*- devrait avoir donné *si-* en raison du traitement apparemment inconditionné **k* > *s* en carien (§ 1.1.2.1[Δ]) – son correspondant louvite est *zī*¹⁴⁷. Sémantiquement, l'idée est excellente. En effet, **kei-* semble avoir donné en lycien *sijēni*, “il est couché”, employé précisément en contexte funéraire¹⁴⁸ – le verbe grec correspondant, *κεῖμαι*, peut avoir le même emploi (sans compter plusieurs formes nominales qui appartiennent au lexique funéraire: “cimetière”, etc.). Morphologiquement, il faudrait supposer un suffixe *-δi* apparemment non attesté ailleurs – mais ceci ne constitue pas une objection réellement sérieuse étant donné nos ignorances cariennes. Si *šjas/šas* était rattaché à **kei-* (§ 3.2), on devrait bien entendu chercher une autre origine à *sδi/siδi* – mais on verra que cette étymologie est très peu plausible.

¹⁴⁶ Adiego 2007, 412.

¹⁴⁷ Melchert 2003, 178.

¹⁴⁸ Neumann 2007, 325–326.

(b) On pourrait songer à rattacher *sδi/siði* à **sed-*, “(s’)asseoir”. Sémantiquement, le rapprochement est défendable (§ 1.3.2); morphologiquement, le -*δ-* ferait partie de la racine, ce qui serait très satisfaisant. Qu’en est-il du point de vue phonétique ? Les seules formes reconstituées pour *sδi/siði* rapprochables de **sed-* sont **sid-* ou **səd-* (??): § 1.2.2. **səd-* (??) serait compatible avec **sed-*; **sid-* impliquerait une fermeture **sed-* > **sid-*, ce qui est possible et très plausible, mais non documenté avec une parfaite certitude (voir § 1.3.2.b6). Au total, une étymologie par **sed-* est acceptable, mais elle est lexicalement moins séduisante que celle en **kei-*.

Si l’on substituait *sδia/siðia* à *sδi/siði* (§ 1.1.2.2), les analyses ci-dessus ne changereraient qu’au niveau du suffixe.

Il existe en lycien une forme *sidi* dont la ressemblance formelle avec *sδi/siði* est remarquable. Ces deux termes ne semblent toutefois avoir aucun rapport démontrable, étant donné que *sidi* pourrait être un nom de parenté¹⁴⁹.

3.2. Étymologie du carien *śjas/śas*

Notre examen a conclu que *śjas/śas* devrait probablement désigner le “signe funéraire” (§ 2.2).

Comment se prononçait *śjas/śas* ? Pour la lettre carienne *ś*, Adiego hésite entre une fricative palatale /ç/ et une affriquée /ts/, tout en préférant /ç/¹⁵⁰. Cette hésitation est légitime, car les notations cariennes de noms égyptiens livrent des indications contradictoires.

La graphie *śjas* comporte une séquence *śj-* apparemment inconnue ailleurs en carien. Comment interpréter ce *śj-* et son alternance avec le *ś-* de *śas* ? Deux possibilités me semblent envisageables. (a) Le *-j-* pourrait noter une voyelle /i/, comme on en a de bons exemples ailleurs¹⁵¹. Il faudrait supposer en ce cas que dans *śas* ce /i/ n’aurait pas été noté (voir les parallèles cités § 1.2.2) ou se serait amuï (??). (b) Le *-j-* pourrait constituer une tentative de rendre un phonème perçu comme non adéquatement rendu par la seule lettre *ś*. Il s’agirait d’une graphie analytique décomposant en deux éléments un phonème senti comme complexe.

La première possibilité présente l’avantage de la simplicité apparente. La seconde implique une complication phonétique sous-jacente

¹⁴⁹ Melchert 2004a, 57–58 le traduit par “son-in-law” (?); Gusmani 1994 le comprend littéralement par “homme” (cf. le louvite *ziti-*, “homme”) et y voit une désignation du “mari”. Neumann 2007, 324 hésite entre un verbe et un nom.

¹⁵⁰ Adiego 2007, 250–251. Sur les sibilantes cariennes, voir Schürr 2001.

¹⁵¹ Adiego 2007, 235 avec par exemple le connecteur d’origine pronominale *ki* ~ *ķj*.

qu'il faut essayer d'explorer. Le *ś* suppose une fricative palatale ou une affriquée, on vient de le voir, alors que dans le cadre de cette hypothèse le *j* devrait représenter la spirante palatale (“semi-voyelle”)¹⁵² /y/¹⁵³. Le groupe *śj-* serait dès lors censé noter un phonème dont le début ressemblerait à /ç/ ou /ts/ et la fin à /y/. Tout ceci nous laisse devant deux lectures théoriquement possibles de *śjas*: (a) /çias/ ou /tsias/; (b) /çyas/ ou /tsyas/.

Pour l'étymologie de ces formes, plusieurs possibilités théoriques sont envisageables (je les présente par ordre décroissant de vraisemblance).

(a) Le radical *śjas/śas* pourrait correspondre à celui du terme grec dont *śjas* est l'équivalent dans la bilingue gréco-carienne G 1, σῆμα, issu de σᾶμα. L'étymologie de σᾶμα n'est malheureusement pas assurée: le mot comporte évidemment le suffixe *-m_η, mais son radical n'est pas évident. On en rapproche habituellement, mais sans certitude, le sanskrit *dhyā-man*, “pensée”, “ce qui va pour la forme mais moins bien pour le sens”¹⁵⁴. Si cette étymologie de σᾶμα devait être correcte, elle pourrait être compatible avec *śjas/śas* à condition d'admettre une altération de *dh- devant *-y- dans *dhyā-*.

(b) Une autre possibilité imaginable consiste à recourir à *k^weiH-, “se reposer confortablement” (d'où le latin *quiēs*, “repos”), qui pourrait peut-être avoir fourni le nom du “monument funéraire, *vel sim.*” lycien, *tezi/tezi*¹⁵⁵. Toutefois, il est sûr que le thème pronominal *k^wi- a donné *ki* en carien¹⁵⁶. Ceci est inconciliable avec un *k^wiHs censé aboutir à *śjas/śas*. On ne peut espérer se tirer d'affaire en supposant des différences locales dans l'évolution de *k^w, étant donné que le site d'Euromos a livré à la fois *sas* (C.Eu 1) et le connecteur d'origine pronominale *ki* (< *k^wi-: C.Eu 2).

(c) On pourrait se demander si *k̄ei-, “être couché” (§ 3.1[a]), ne pourrait pas être la source de *śjas/śas*. Il faudrait rattacher *śjas/śas* à une forme *k̄i- suffixée par -as. Un obstacle vient cependant du traitement apparemment inconditionné *k̄ > s en carien (§ 1.1.2.1[Δ]): *k̄ias devrait avoir abouti à *sias, pour lequel une graphie *śjas/śas* serait aberrante. Pour contourner l'objection, on devrait supposer

¹⁵² Thomas-Bouquiaux-Cloarec-Heiss 1976, 62–64, 155 (ces auteurs en donnent une transcription [jj]).

¹⁵³ Adiego 2007, 234–236.

¹⁵⁴ Chantraine 1999, 998; Frisk 1960–1972, II, 695–696.

¹⁵⁵ Melchert 2004a, 64; Neumann 2007, 355 (*tezi* est traduit par [uvñ]μα); Pokorny 1959, 638.

¹⁵⁶ Adiego 2007, 243–244, 259, qui voit dans k̄ un /c/ (occlusive palatale) ou un /k̄/ (occlusive vélaire palatalisée).

un traitement *ad hoc*. Si *sōi/siōi* reposait sur **kei-* (§ 3.1[a]), comme il est possible, une étymologie de *śjas/śas* par **kei-* serait d'ailleurs exclue.

3.3. Étymologie du carien *upe/wpe/upa* et *ue*

3.3.1. Les alternances *upe ~ wpe ~ upa*

Les trois formes *upe/wpe/upa* sont-elles de simples variantes orthographiques ou impliquent-elles d'autres phénomènes ?

L'alternance *u ~ w* est bien connue en égypto-carien et semble mettre en jeu une voyelle (*u*) et la fricative labio-vélaire (“semi-voyelle”)¹⁵⁷ correspondante (*w*)¹⁵⁸. Dans un des deux documents où figure *wpe*, E.Me 36, il est manifeste que le rédacteur préférait noter *w-* plutôt que *u-* lorsque le phonème rendu par *u/w* figurait à l'initiale absolue et était directement suivi de consonne. En effet, on y trouve non seulement *wpe*, mais aussi un anthroponyme écrit *wksmu-* et non pas *uksmu* comme en E.Me 2. Il est donc certain que, ici et dans son seul autre emploi, en E.Me 41, le *w-* de *wpe* est une notation parfaitement correcte. Nous avons d'ailleurs la preuve que les rédacteurs avaient véritablement le choix entre *u ~ w* dans *up- ~ wp-* puisqu'ils utilisent effectivement ces deux lettres dans leurs inscriptions, tout en écrivant *up-*¹⁵⁹ ou bien *wp-*¹⁶⁰. La prononciation de la syllabe initiale de *upe/ wpe* devait être /u/ pour *upe*; pour *wpe*, il me semble que l'on peut hésiter entre /w/, avec une voyelle d'appui de timbre indéterminable, et un *w* servant tout simplement à noter /u/.

L'alternance *a ~ e* est moins claire et plusieurs explications doivent être envisagées. Je les énumère par ordre croissant de vraisemblance. (a) *upa* est un hapax, attesté sur une tombe visiblement féminine (E.Me 13). Or, il n'existe aucun élément suggérant que les défunts des sépultures caractérisées par *upe/wpe* aient été des femmes. Se pourrait-il que la finale d'*upe/wpe/upa* ait pu varier d'après le sexe du défunt¹⁶¹ ? L'idée est peut-être intéressante, mais paraît bien invraisemblable dans une langue indo-européenne (et encore plus dans une langue de la famille anatolienne, qui n'opposait pas grammaticalement le masculin au féminin¹⁶²). (b) Il semble également malaisé d'imaginer une variation morphologique singulier ~ pluriel,

¹⁵⁷ Thomas-Bouquiaux-Cloarec-Heiss 1976, 62–64, 173.

¹⁵⁸ Adiego 2007, 235, 238–242.

¹⁵⁹ E.Me 13.

¹⁶⁰ E.Me 41.

¹⁶¹ L'idée a déjà été émise par Ray 1981, 158 au tout début du déchiffrement du carien, lorsqu'il pensait qu'*upe/upa* était un terme du vocabulaire familial ou social.

¹⁶² Melchert 1994, 129–130.

étant donné rien ne l'étaye dans les contextes d'*upe/wpe/upa*¹⁶³. (c) Il a dû se produire en carien une évolution **a* > *e*¹⁶⁴, mais elle peut difficilement être invoquée ici parce qu'elle paraît préhistorique. (d) L'inscription contenant *upa* comporte un mot *w*, entre diviseurs, qui est d'interprétation difficile et a été compris comme une erreur¹⁶⁵. De ce fait, on pourrait penser que l'hapax *upa* ait été une graphie erronée pour *upe*, mais l'idée est peu économique et indémontrable. (e) Il pourrait exister une alternance *a* ~ *e* dans l'anthroponymie carienne avec *pikraš* ~ *pikres*. Il n'est toutefois pas assuré qu'il s'agisse réellement du même nom¹⁶⁶. (f) Une possibilité bien plus séduisante suppose que le *a* de *upa* pourrait représenter un *ə* (sur *ə*, voir § 1.2.2) comme peut-être dans les anthroponymes Υσσαλδωμος ~ Υσσελδωμος¹⁶⁷. (g) Finalement, si *upe/wpe/upa* était un emprunt du carien à l'égyptien (§ 3.3.4), on pourrait l'expliquer par un flottement vocalique dans un mot d'origine étrangère.

3.3.2. *upe/wpe/upa* et *ue* peuvent-ils être des variantes ?

upe/wpe/upa et *ue* ne pourraient-ils pas recouvrir un seul et même mot ? En faveur de cette hypothèse, on pourrait avancer l'identité ou la similitude de: (a) contextes épigraphiques et archéologiques¹⁶⁸; (b) lieux de trouvaille (Memphis); (c) d'époque¹⁶⁹; (d) de graphies – car les deux tracés caro-égyptiens de *u* (V et Y) sont équitablement attestés aussi bien dans *upe/upa* que dans *ue*¹⁷⁰; (e) de syntaxe (§ 2.2).

Ces arguments peuvent paraître impressionnants, mais leur valeur doit être jugée non pas en théorie, mais en pratique. À supposer que *upe/wpe/upa* ~ *ue* soient des variantes, comment pourrait-on les expliquer ? La seule justification qui ait été avancée jusqu'ici est celle de Schürr¹⁷¹: le carien d'Égypte aurait connu un changement *p* > Ø,

¹⁶³ *upe/wpe* est presque toujours associé à des tombes d'un seul défunt, mais en E.Me 43, il y en a deux (Adiego 2007, 275).

¹⁶⁴ Adiego 2007, 259.

¹⁶⁵ Adiego 2007, 272. On pourrait imaginer que le *w* serait une anticipation du mot *wetš* qui suit (??).

¹⁶⁶ Adiego 2007, 397 (les deux formes proviennent de Memphis).

¹⁶⁷ Adiego 2007, 240.

¹⁶⁸ *upe/wpe/upa* et *ue* figurent sur deux mêmes types de stèles funéraires: fausses-portes et cintrées non décorées (§ 2.1.2–3).

¹⁶⁹ Noter en particulier que des formes différentes figurent dans les mêmes groupes typologiques de Kammerzell 1993. Groupe AII: *ue* (E.Me 5) ~ *upe* (E.Me 4); groupe CI: *ue* (E.Me 28) ~ *wpe* (E.Me 41). Le même phénomène pourrait s'être produit dans le groupe CIII avec [*ue*] (E.Me 29) ~ *upe* (E.Me 22) et *wpe* (E.Me 36).

¹⁷⁰ On ne peut donc pas supposer que *upe/upa* et *ue* auraient été écrits dans des milieux à traditions graphiques différentes.

¹⁷¹ Références dans Adiego 2007, 426.

de sorte que *upe* aurait abouti à *ue*. En fait, les données disponibles ne sont pas suffisamment solides ni nombreuses pour imposer cette analyse¹⁷². Une autre possibilité que j’entrevois supposerait que *ue* serait tout simplement une abréviation d’*upe* et ne comporterait donc que sa première et sa dernière lettre. Toutefois, on voit mal quel intérêt auraient eu les Cariens à raccourcir seulement d’une lettre (et celle du milieu !) leur *upe* usuel. De plus, aucune des stèles où figure *ue* ne paraît avoir connu de problème de place. Les cinq exemples avérés de *ue* excluent évidemment qu’il puisse s’agir d’une erreur pour *upe*.

Au total, rien ne permet de démontrer que *upe/wpe/upa* et *ue* soient des variantes. Si l’on admettait l’une des étymologies égyptiennes de *upe/wpe/upa* (§ 3.3.4), toute origine commune avec *ue* semblerait exclue.

3.3.3. *upe/wpe/upa* et *ue*: termes proprement cariens ou emprunts à l’égyptien ?

upe/wpe/upa et *ue* sont, bien entendu, des formes cariennes. Mais plusieurs éléments invitent à se demander si elles ne pourraient pas être issues d’un fond étranger aux langues anatoliennes.

(a) Ni l’indo-européen ni les langues anatoliennes ne permettent d’établir leur étymologie de façon satisfaisante. Celle de *ue* est, en réalité, inconnue – sur l’essai de Schürr, voir § 3.3.2. L’étymologie de *upe/wpe/upa* est à peine moins difficile. Il est vrai qu’il est très frappant que le lycien connaisse un nom de la “tombe” *vel sim.* de forme *χupa*¹⁷³. Adiego a donc bien raison de se demander si *upe/wpe/upa* ne serait pas “perhaps somehow related to Lycian *χupa* ‘tomb’”¹⁷⁴. Mais si la question est légitime, sa réponse est malheureusement problématique. En effet, dans l’état actuel de nos connaissances, on ne voit pas comment expliquer l’alternance lycien *χ* ~ carien *Ø* à l’initiale absolue de ces mots, car la correspondance attendue est lycien *χ* ~ carien *q*¹⁷⁵. Le lycien connaît aussi un verbe *ube-*, “offrir”¹⁷⁶, mais son rapprochement avec *upe/wpe/upa* ne paraît pas s’imposer faute de points communs suffisants¹⁷⁷.

¹⁷² Adiego 2007, 263, 430.

¹⁷³ Melchert 2004a, 86; Neumann 2007, 140.

¹⁷⁴ Adiego 2007, 429.

¹⁷⁵ Adiego 2007, 334, 345.

¹⁷⁶ Melchert 2004a, 75; Neumann 2007, 398–399. Ce rapprochement a déjà été proposé par Hajnal 1998, 82.

¹⁷⁷ Il se pourrait de plus que le correspondant carien de *ube-* soit *ybt* (Adiego 2007, 432–433).

On pourrait peut-être imaginer une étymologie indo-européenne pour *upe/wpe/upa* en se fondant sur une caractéristique frappante des stèles où figure le mot. En effet, dans 6 cas sur 10 ou 11, ce sont des fausses-portes. Or, un monument funéraire peut être désigné par le nom de la “porte” lorsqu'il en a la forme ou la fonction. On verra à l'instant que c'est le cas en égyptien hiéroglyphique (§ 3.3.4[a]). En Phrygie (et donc dans le monde non carien d'Asie Mineure) de l'époque impériale, on a trouvé de très nombreuses fausses-portes funéraires. Or, lorsque la représentation d'une fausse-porte est absente, on peut trouver le nom grec de la “porte”, θύρα, gravé sur stèle, autel ou cippe funéraires – ainsi, l'un de ces ensembles est qualifié de τὸν βωμὸν καὶ τὴν θύραν, “cet autel et cette porte”¹⁷⁸. Un de ces monuments signale d'ailleurs explicitement que θύραι μὲν ἐνθα καὶ ποδὸς Αἴδαν ὄδοι ἀνεξόδευτοι δ' εἰσιν ἐξ φάσι τούβοι, “les portes ici et les chemins (vont) vers l'Hadès, mais sont des sentiers sans retour vers la lumière”¹⁷⁹. Par ailleurs, il peut arriver que des langues, indo-européennes ou autres, utilisent une forme signifiant “ouvrir” pour nommer la “porte”¹⁸⁰. Or, si l'on considère les données indo-européennes, **up*, “de bas en haut”, a pu servir à former une série de termes signifiant “ouvert; ouvrir” (ainsi, dans les langues germaniques, *upp* en vieux norrois, *open* en anglais, etc.)¹⁸¹. Si *upe/wpe/upa* reposait sur **up*, il pourrait peut-être avoir pu désigner la “porte” (étymologiquement, l’“ouverture”) en carien et s'appliquer à des stèles dont la majorité était faite de fausses-portes. Il s'agit toutefois d'une hypothèse extrêmement fragile, il faut le reconnaître.

(b) En faveur d'une étymologie non carienne de *upe/wpe/upa* et *ue*, il existe un argument plus important que celui, à peu près purement négatif, qui vient d'être donné. C'est que ces termes ne sont connus à ce jour que dans des épitaphes de Cariens enterrés en Égypte et, plus précisément, à Memphis. En Carie même, les mots utilisés en contextes comparables sont totalement différents: il s'agit de *sdi/sidi* et *sas*. Ceci fait se demander si *upe/wpe/upa* et/ou *ue* ne pourraient pas être un ou des termes égyptiens carisés.

Or, plusieurs éléments pourraient étayer cette hypothèse: (α) la majorité des inscriptions comportant *upe/wpe/upa* et *ue* figurent sur des stèles dotées d'une authentique décoration égyptienne; (β) huit ou neuf de ces stèles sont des fausses-portes spécifiquement égyptiennes;

¹⁷⁸ Guarducci 1970, 395–396.

¹⁷⁹ Guarducci 1970, 396–397. L'inscription date du III^e s. de notre ère.

¹⁸⁰ Pour l'indo-européen, voir Buck 1949, 465–467. Pour l'égyptien, voir § 3.3.4(a).

¹⁸¹ Buck 1949, 847.

(γ) deux de ces inscriptions sont des bilingues (partielles) authentiques; (δ) le corpus carien d’Égypte comporte une trentaine d’anthroponymes sûrement ou vraisemblablement adaptés de l’égyptien; (ε) il s’y trouve aussi des noms cariens égyptianisés¹⁸²; (ζ) on connaît au moins un terme du vocabulaire égyptien emprunté par les Cariens¹⁸³. Tout ceci témoigne d’une intégration culturelle réellement poussée des Cariens en cause¹⁸⁴. Cette symbiose n’a rien d’étonnant, puisque les Cariens s’étaient installés en Égypte plusieurs générations avant les stèles qui nous intéressent, dans la seconde moitié du VII^e siècle, sous Psammétique I (663–609)¹⁸⁵ – il existe même une inscription carienne qui date de ce règne¹⁸⁶. L’enracinement carien à Memphis à dû être spécialement profond, puisque l’on mentionne des “Caromemphtes” à une date aussi récente que le III^e s. avant notre ère¹⁸⁷. Il serait donc très naturel que cette acculturation ait été jusqu’à emprunter un ou deux mots égyptiens du vocabulaire funéraire.

(c) Un autre élément qui semble opposer *upe/wpe/upa* et *ue* aux deux autres termes funéraires cariens attestés en Asie Mineure, *śjas/śas* et *sđi/siđi*, est livré par leurs syntaxes respectives.

Dans leur quinzaine d’exemplaires, *upe/wpe/upa* et *ue* apparaissent toujours en deuxième position. Ils ne sont jamais associés à un démonstratif. Ils suivent chaque fois un anthroponyme au génitif en -ś.

Dans leurs sept exemples, *śjas/śas* et *sđi/siđi* figurent en tête (quatre ex.) ou en deuxième position (trois ex.). Ils sont associés deux ou trois fois à un démonstratif. Les anthroponymes qui leur sont associés ne se terminent jamais par -ś.

(d) Enfin, les stèles funéraires ressemblant à des fausses-portes, qui sont si fréquemment associées à *upe/wpe/upa* et *ue*, livrent un argument favorable à un emprunt à l’égyptien. En effet, ces monuments étaient de toute évidence complètement étrangers au monde carien (bien que connus en Asie Mineure non carienne)¹⁸⁸. Par contre, ils

¹⁸² Pour des exemples de ces derniers, voir note 137.

¹⁸³ Adiego 2007, 278, 429 (*wnwtj*, “astronome” *vel sim.* > carien *wnuti-*).

¹⁸⁴ Adiego 2007, 387 signale la possibilité qu’un Carien aurait porté un double nom, proprement carien et proprement égyptien. Ceci s’observe en E.Me 5, qui comporte le terme carien *ue* concurrençant *upe/wpe/upa*.

¹⁸⁵ Sur les sources anciennes relatives à cette installation, voir Kammerzell 1993, 109–118.

¹⁸⁶ E.Sa 2: Adiego 2007, 31, 33.

¹⁸⁷ Masson 1978, 6.

¹⁸⁸ Guarducci 1970, 395 en signale entre autres en pays phrygien, galate et pisidien. Masson 1978, 7 a spéculé sur la possibilité que les fausses-portes égyptiennes aient

sont documentés en Égypte depuis l’Ancien Empire. Ceci suggère une source égyptienne du référent et de son nom.

Tous ces éléments encouragent à rechercher les correspondances possibles entre des formes égyptiennes et le carien *upe/wpe/upa* et/ou *ue*. Dans cet examen, il faudra considérer plusieurs facteurs, qui devront idéalement être aussi proches que possible en carien et en égyptien:

(1) Les référents et/ou les sens des termes rapprochés.

(2) Les formes des termes rapprochés. Leur degré de similitude ne sera pas toujours facile à évaluer. D’abord, les systèmes graphiques en cause sont radicalement différents. De plus, nous n’avons pas le choix du matériel: les seules données disponibles sont, majoritairement, des anthroponymes (égyptiens transcrits en carien, ou, exceptionnellement, cariens transcrits en égyptien); il existe en outre un terme du lexique égyptien emprunté par le carien (voir ci-dessus). Ces deux sources livrent des renseignements de valeurs assez différentes. En effet, l’anthroponymie est conservatrice par nature, ce qui n’est pas forcément le cas du vocabulaire.

(3) L’époque d’attestation des formes prises en compte. Rappelons l’état graphique et linguistique de l’Égypte de la Basse Époque, qui est celle de la période saïte de nos stèles cariennes. Comme écritures, on trouve l’hiéroglyphique (et sa cursive), l’hiératique et le démotique. Comme langues, le moyen égyptien (ou égyptien de tradition) et le démotique (ce qui aboutira ultérieurement au copte)¹⁸⁹. Il faudra donc, idéalement, que les formes égyptiennes prises en compte soient attestées en moyen égyptien et/ou en démotique et/ou en copte.

3.3.4. *upe/wpe/upa* peut-il être un emprunt à l’égyptien ?

(a) Nous avons vu à l’instant qu’un nombre important de stèles funéraires comportant *upe/wpe/upa* sont des fausses-portes¹⁹⁰. Le nom de cet élément architectural ne semble presque jamais mentionné en égyptien. Lorsqu’il l’est, on emploie deux termes génériques,

rappelé aux Cariens d’Égypte des fausses-portes d’Asie-Mineure non carienne (à défaut de fausses-portes de Carie).

¹⁸⁹ Obsomer 2003, 11. Les textes coptes les plus anciens datent du début du II^e s. après Jésus-Christ.

¹⁹⁰ § 3.3.3. Sur les fausses-portes égyptiennes, voir § 2.1.2.

r³-pr, “temple; domaine religieux”¹⁹¹, ou bien *rwt*, “porte”¹⁹². Le sens étymologique de *r³-pr* n’était probablement pas “*la porte de la maison” comme on l’a régulièrement cru. En fait, le mot repose vraisemblablement sur “*r³ pry.t la ‘porte de sortie’ – ce que nous appelons aujourd’hui la ‘fausse porte’ (‘Scheintür’) – par laquelle le défunt était censé apparaître pour recevoir les offrandes. Bien souvent on représente même le défunt en *sortant* de cette porte”¹⁹³. *r³-pr* et *rwt* n’ont toutefois pas la moindre ressemblance phonétique perceptible avec le carien *upe/wpe/upa*.

Bien que ce constat semble clôturer la recherche, il vaut peut-être la peine de ne pas s’arrêter si vite. En effet, si réduites qu’elles soient, nos informations montrent que la fausse-porte ne disposait d’aucune dénomination spécifique. On peut alors supposer que d’autres termes génériques que *r³-pr* et *rwt* aient pu servir à la désigner. Lesquels ? Et seraient-ils phonétiquement compatibles avec *upe/wpe/upa* ? C’est ce que nous allons tenter d’établir désormais en nous intéressant au vocabulaire égyptien de la “porte”, “sortie”, *vel sim.*

(b) Il existe un mot *wp*, “porte”¹⁹⁴, visiblement apparenté au verbe *wpj/wpi*¹⁹⁵, “séparer; ouvrir”¹⁹⁶: *wp* atteste donc une évolution sémantique “ouverture” > “porte”. De plus, ce verbe *wpi* peut s’appliquer non seulement, par exemple, à l’ouverture de portes, mais aussi à des cérémonies funéraires (ainsi, l’“ouverture de la bouche”), ce qui pourrait nous rapprocher de nos stèles cariennes. Les Cariens de Memphis auraient-ils pu transformer *wp* en *upe/wpe/upa* ?

Il existe en réalité un gros obstacle qui s’oppose à ce rapprochement. C’est que *wp*, “porte”, n’est connu qu’à l’Ancien Empire et ne semble pas attesté aux époques postérieures. Il est bien vrai que le

¹⁹¹ Hannig 1995, 458 (“Heiligtum, Tempel(bezirk); Verehrungsstätte, Kultstätte; Kultraum, Kultkapelle; Scheintür, Kultstätte [am Grab]”); Wörterbuch, II, 397 (“Gewöhnlich: der Tempel … Auch Tempelbezirk … die ‘Scheintür’ des Grabes …; dann auch der Kultraum”).

¹⁹² Hannig 1995, 460–461 (“Außentor, Außenportal, Tor [bes. nach draußen, a. mit Säulen; Grab, Tempel, Himmel]”); Wörterbuch, II, 403–404 (“die ‘Scheintür’ des Grabes” et, avec une autre graphie, “Tor, Tür … Tor des Himmels; Tor eines Tempels; Tür des Grabes”).

¹⁹³ Vycichl 1983, 176.

¹⁹⁴ Hannig 1995, 191 (“Tür” [Bez.]); Wörterbuch, I, 302 (“Bez. der Türen”).

¹⁹⁵ L’orthographe égyptienne connaît des flottements entre *i* ~ *j* (Gardiner 1957, 28–29).

¹⁹⁶ Hannig 1995, 190 (“trennen, scheiden; … öffnen”); Wörterbuch, I, 298–301 (“trennen; öffnen”).

verbe *wpj/wpi*, “séparer; ouvrir” survit en égyptien de tradition¹⁹⁷ et en démotique¹⁹⁸ et qu'il a donné des dérivés nominaux de formes et de sens divers¹⁹⁹. Il est toutefois gênant que l'on n'en signale aucun qui ait la signification de “porte”.

Quelle est la compatibilité phonétique entre l'égyptien *wp* et le carien *upe/wpe/upa* ?

Le *w* égyptien peut être rendu par le *u* ou *w* carien (ainsi, dans le vocabulaire, égyptien *wnwtj*, “astronome” > carien *wnutis*²⁰⁰; en anthroponymie, *Psmtk-^cwj-Njt* > *psmškwneits*²⁰¹). Quant au *p* égyptien, son correspondant carien normal est précisément *p* (ainsi, l'anthroponyme égyptien *Hp-mn* > carien *apmen*²⁰²). L'addition d'une voyelle finale de mot en carien a des parallèles comme l'anthroponyme égyptien *Pth-ms* > carien *tamosi*²⁰³. Le timbre vocalique *-a* et *-e* de *upe/wpe/upa* ne fait quant à lui aucune difficulté, étant donné que les voyelles non accentuées de l'égyptien ont tendu à aboutir à /ə/, qui peut être noté par *a* ou *e* en akkadien²⁰⁴.

Les correspondances sémantiques et phonétiques de *wp* ~ *upe/wpe/upa* sont donc bonnes. L'absence d'attestation de *wp* au sens de “porte” après l'Ancien Empire constitue cependant une objection sérieuse. On pourrait peut-être la contourner en imaginant un rapprochement avec un autre mot de la famille de *wpj/wpi*, “séparer; ouvrir”, à savoir le nom de l’“ouverture”, *wp.t*²⁰⁵. Cette dernière forme est attestée en démotique, ce qui est excellent du point de vue de la chronologie. *wp.t* pourrait avoir sémantiquement désigné une “porte” (selon le schéma “ouverture” > “porte”: voir ci-dessus). Phonétiquement *wp.t* pourrait correspondre à *upe/wpe/upa*, étant donné que le *t* en finale absolue ne se prononçait déjà plus bien avant l'époque de nos textes²⁰⁶. On ne peut donc pas complètement exclure que *upe/wpe/upa* provienne d'un mot de la famille de *wpj/wpi*, “séparer; ouvrir”.

¹⁹⁷ Faulkner 1962, 59 (“open”). Pour les emplois de *wpi* en égyptien des XIX^e–XXI^e dynasties, voir Lesko 1982, I, 112 (“to open, to disclose”). Pour ceux de *wp* à l'époque ptolémaïque (temple d'Edfou), voir Wilson 1997, 221–222 (“to divide, to separate ... ‘to open’ parts of the body”).

¹⁹⁸ Erichsen 1954, 86 (“trennen; öffnen”).

¹⁹⁹ Ainsi, *wp*, “divulgation” (Lesko 1982, I, 111–112 [“disclosure”]).

²⁰⁰ Adiego 2007, 429.

²⁰¹ Adiego 2007, 403.

²⁰² Adiego 2007, 353.

²⁰³ Adiego 2007, 420.

²⁰⁴ Loprieno 1995, 39.

²⁰⁵ Erichsen 1954, 87 (“Öffnung”).

²⁰⁶ Černý–Israelit Groll 1978², 6.

(c) Une autre possibilité d’étymologie égyptienne de *upe/wpe/upa* pourrait être fournie par le substantif *wb³*, mais il faut discuter de sa signification. On le traduit souvent par “avant-cour, parvis du temple; temple”²⁰⁷, mais Spencer 1984 a tenté de monter qu’il signifierait “domaine sacré”²⁰⁸. Aucune de ces deux interprétations ne me paraît toutefois entièrement convaincante. L’excellent dossier rassemblé par Spencer montre que le *wb³* est plusieurs fois localisé à l’entrée des temples (par exemple, tout près de leurs pylônes): “in several texts *wb³* is used specifically of the area immediately ‘in front of’ a main temple entrance”²⁰⁹. Ceci fournit une indication d’un lien possible entre *wb³* et une “entrée”. Il y a plus. Nous avons la chance de disposer de deux textes symétriques de Touthmosis III et IV qui se réfèrent exactement au même endroit de Karnak et le désignent par deux termes différents: *wb³* chez Touthmosis III et *sb³* chez Touthmosis IV. Or, *sb³/sb³*²¹⁰ signifie la “porte”²¹¹. Touthmosis III parle du “*wb³* du haut” (*wb³ hry*) et cet endroit précis devient chez Touthmosis IV la “porte du haut” (le “*sb³* du haut [*sb³ hry*]”)²¹². Quel était le sens de *wb³*? Pour en juger, nous disposons de plusieurs éléments. D’abord, le *wb³* de Touthmosis III est spécifié comme étant “du temple”²¹³, ce qui suggère qu’il ne désignait pas l’ensemble du

²⁰⁷ Wörterbuch, I, 291: “der offene Vorhof des Tempels ... Auch allgemein für ‘Heiligtum’”. Pour Spencer 1984, 6, “since the noun *wb³* is so obviously connected with the verb *wb³*, it ought, indeed, to have referred to some part of the temple complex which could be regarded as being ‘open’” (mais toute la suite de cette étude combat cette analyse).

²⁰⁸ Spencer 1984, 4–13. Sa conclusion (13) est que “there is no one word in English which can be used to translate *wb³* correctly on all occasions, and each occurrence will have to be assessed in the context in which it is found. The one translation which is always inaccurate is the previously accepted ‘forecourt’ and, for the majority of texts ‘temenos’ would be an acceptable translation.” Cette position se retrouve dans Hannig 1995, 187 (“Temenos, offener Vorplatz [als offener, eventuell ummauerter Hof vor dem Pylon des Tempels]; [fig.] Tempelbereich”).

²⁰⁹ Spencer 1984, 13.

²¹⁰ L’orthographe égyptienne connaît des flottements entre *s* ~ *ś* (Gardiner 1957, 28).

²¹¹ Hannig 1995, 685 (“Tor, Tür [Haus, Palast, Tempel, Grab, Stall, in der Unterwelt], Torgebäude, Portal”); Wörterbuch, IV, 83 (“Tor des Tempels [bes. häufig]. Tür eines Grabes. Tor ... in der Nekropole”).

²¹² Voir Spencer 1984, 7–8. Ces textes figurent sur l’obélisque du Latran provenant de Karnak. Ce monument a été commencé par Touthmosis III, puis achevé par son petit-fils, Touthmosis IV. Traduction de l’ensemble du texte de Touthmosis III dans Breasted 1906–1907, II, 252 (n° 627, South Side) et de celui de Touthmosis IV dans Breasted 1906–1907, II, 331 (n° 835: *sb³ hry* est traduit par “upper portal”; Spencer 1984, 8 le traduit par “upper gate”).

²¹³ Breasted 1906–1907, II, 252 (*wb³* “of the temple”).

sanctuaire. Ensuite, la substitution de *sb³* à *wb³* montre que les deux mots pouvaient renvoyer au même référent. Enfin, l'étymologie du substantif *wb³* apporte un élément à mon avis décisif. Le mot fait en effet partie de la famille lexicale du verbe *wb³*, “forer; ouvrir”²¹⁴. Ceci rappelle évidemment le couple formé par le verbe *wpj/wpi*, “séparer; ouvrir” ~ le substantif *wp*, “porte”, avec son évolution sémantique “ouverture” > “porte” (voir [b] ci-dessus). Il devient alors très tentant de postuler pour le substantif *wb³* le sens étymologique d’“ouverture”. À partir de là, le mot aurait naturellement pu désigner “l’entrée; la porte; le passage; le vestibule” *vel sim.* dans le texte de Touthmosis III. Les substantifs *wb³* et *sb³* seraient donc au moins partiellement synonymes. À cette analyse, on pourrait objecter que *wb³* dénomme très généralement un ensemble plus vaste que la seule “entrée” *vel sim.*: son référent peut réellement être un “temple”, un “domaine sacré” *vel sim.*, ainsi que Spencer l’a bien montré. L’objection ne me paraît toutefois pas trop difficile à réfuter. En effet, le parallèle de *r³-pr* montre qu’un terme signifiant étymologiquement la “porte de sortie” a pu sans difficulté renvoyer également au “temple; domaine religieux” (voir [a] ci-dessus). Nous pourrions donc admettre une situation parallèle dans le cas de *wb³*. Deux possibilités peuvent en rendre compte. La première est une synecdoque: un temple ou un domaine religieux pourrait avoir été désigné par l’une de ses parties, “l’entrée; la porte; le passage; le vestibule; l’ouverture” *vel sim.* L’autre possibilité implique une métaphore: le temple ou le domaine religieux aurait été considéré comme “l’entrée; la porte; le passage; le vestibule; l’ouverture” *vel sim.* permettant un contact entre la divinité et le monde humain, conformément aux croyances égyptiennes²¹⁵. Il me semble que l’analyse ci-dessus s’accorde avec l’ensemble des emplois de *wb³* dans les contextes qui nous intéressent.

Observer que le synonyme de *wb³*, *sb³*, peut se référer, entre autres, à la “porte” d’un temple, d’une tombe ou d’une nécropole²¹⁶, ce qui nous rapproche un peu des fausses-portes dont *upe/wpe/upa* est le nom carien.

Contrairement à *wp*, le substantif *wb³* est bien connu en démotique et en copte²¹⁷, ce qui est un point très favorable.

²¹⁴ Hannig 1995, 186–187 (“öffnen [*Tür, Körperteil*]; ... Öffnung, Ausgang haben; ... bohren”); Wörterbuch, I, 290–291 (“bohren; öffnen”).

²¹⁵ Sur cette fonction du temple égyptien, voir par exemple Gundlach 2001, 363.

²¹⁶ Voir note 211.

²¹⁷ Démotique: Erichsen 1954, 85 (*wb³*, “Vorhof des Tempels ... Auch: Heiligtum”). Copte: Vycichl 1983, 235 (ΟΥΩΠΕ: “parvis du temple, endroit où se dressent les obélisques, les grandes statues, où ont lieu les offrandes, ... aussi terme général

Comment se présente la comparaison phonétique entre l'égyptien *wb³* et le carien *upe/wpe/upa* ?

(α) La correspondance égyptien *w* ~ carien *u/w* est excellente (voir [b] ci-dessus).

(β) Par contre, le couple égyptien *b* ~ carien *p* fait difficulté. En effet, le *b* égyptien ne semble attesté que deux fois dans le petit corpus de termes égyptiens carisés et il est chaque fois rendu par un *b* carien. Il s'agit des anthroponymes *P³-dj-B³st.t > pdubez* et *T³-dj(.t)b³st.t > ttbazi/ttbazi[s]/ttubazi*²¹⁸. Réciproquement, un *b* d'anthroponyme carien est rendu par *b* dans sa transcription égyptienne (*šarkbiom > Šɜrkbym*)²¹⁹. Inversement, enfin, au *p* égyptien correspond un *p* carien (voir [b] ci-dessus). Cette divergence paraît gênante, mais je pense qu'elle doit être recadrée dans le tableau d'ensemble de la phonologie égyptienne. En effet, l'égyptien parlé a connu une tendance à neutraliser l'opposition de sonorité de ses consonnes. Ce phénomène est situé à une date qui n'est pas déterminable avec précision, mais qui semble de loin antérieure à la période saïte qui nous intéresse: on a proposé par exemple de le placer avant la fin de l'Ancien Empire²²⁰ ou vers la fin du Nouvel Empire²²¹. Toutefois, le conservatisme de l'orthographe a fait que les anciennes graphies ont continué à être pratiquées malgré la nouvelle prononciation²²². Il en découle que ce qui était noté *b* en égyptien devait avoir été prononcé /p/ à l'époque de nos stèles cariennes. Ceci est excellent pour une correspondance *wb³ ~ upe/wpe/upa*. Comment expliquer, alors, les couples caro-égyptiens *b* ~ *b* présentés à l'instant ? Je pense qu'il faut se souvenir de ce qu'ils mettent en jeu des *anthroponymes*. Or, ce type de mots constitue un sous-système notoirement conservateur (§ 3.3.3), alors que *wb³* fait partie du sous-système lexical, qui est en principe moins figé. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à trouver une orthographe “historique” dans les anthroponymes, mais plus libre dans le vocabulaire. Une confirmation de tout ce qui précède est livrée par le

pour ‘sanctuaire’); Westendorf 1965–1977, 552 (ΟΥΩΠΕ: “*Heiligtum* ... bzw. *heiliger Bezirk*”). Sur les traductions données par ces auteurs, voir ci-dessus. Liste sélective d'attestations représentatives de *wb³* (jusqu'à la période romaine) en hiéroglyphes dans Spencer 1984, 4–5. Ce dernier auteur (13) reconnaît que le mot existe en démotique, mais croit qu'il ne survit pas en copte.

²¹⁸ Adiego 2007, 245, 395, 423.

²¹⁹ Adiego 2007, 416. Le *b* carien est transcrit par β en alphabet grec (Adiego 2007, 245).

²²⁰ Vergote 1973, Ib, 17.

²²¹ Loprieno 1995, 38.

²²² Voir par exemple Winand 1992, 17–18.

pendant copte de *wb³*, qui s'écrit ΟΥΩΠΕ²²³. Dans cette forme, on a les correspondances suivantes: ΟΥ = égyptien *w* (fricative labio-vélaire [“semi-voyelle”] /w/); Ω = aucun correspondant graphique égyptien (voyelle orale postérieure longue fermée /Ӧ/); Π = égyptien *p* (occlusive labiale sourde /p/); Ε = aucun correspondant graphique égyptien (voyelle orale antérieure brève /æ/)²²⁴. ΟΥΩΠΕ est donc un excellent correspondant pour *upe/wpe/upa*. Observer que la valeur /æ/ du Ε de ΟΥΩΠΕ rend bien compte de l’alternance carienne ...*a* ~ ...*e* dans *upe/wpe/upa*, puisque /æ/ a une articulation intermédiaire entre /e/ et /a/²²⁵.

(γ) Pour le dernier signe du verbe égyptien, *ʒ* (aleph), la correspondance égyptien *ʒ* (aleph) ~ carien *a* ou *e* est excellente: *ʒ* répond le plus souvent à Ø en carien²²⁶, mais il peut aussi être rendu par *a* ou *e*, comme dans les anthroponymes *Pʒ-n-Njt* > *panejt* ou *Pʒ-dj-Bʒst.t* > *pdubez*²²⁷.

On conclura que l’idée que le carien *upe/wpe/upa* soit un emprunt à l’égyptien *wb³* est bonne du point de vue sémantique, puisque *wb³* peut être compris comme “entrée; porte; passage; vestibule; ouverture” *vel sim.* et pouvait désigner un lieu de contact entre les humains et l’Autre monde. Un autre point favorable est que *wb³* est attesté à l’époque saïte et survivra en copte. Enfin, la phonétique ne fait pas problème, étant donné que la seule difficulté, égyptien *b* ~ carien *p*, semble explicable par le décalage entre l’égyptien écrit ~ parlé. La correspondance globale copte ΟΥΩΠΕ ~ carien *upe/wpe/upa* est évidemment admirable. Il me semble donc que *wb³* est un très bon candidat comme source du carien *upe/wpe/upa*.

3.3.5. *ue* peut-il être un emprunt à l’égyptien ?

Existe-t-il un terme égyptien désignant la “stèle funéraire” *vel sim.* et dont la forme pourrait répondre au carien *ue* ? On connaît une forme égyptienne ‘*b³* qu’il pourrait sembler tentant de rapprocher du carien *ue* en raison de son sens (“pierre d’autel, d’offrande; autel; pierre tombale”)²²⁸).

²²³ Voir note 217.

²²⁴ Steindorff 1981, 16, 19–21, 29; Vergote 1973, Ia, 13, 16, 22–25.

²²⁵ Thomas–Bouquiaux–Cloarec–Heiss 1976, 193–184.

²²⁶ Ainsi, l’anthroponyme *Pʒ-dj-Njt* > *pdnejt* (Adiego 2007, 395).

²²⁷ Adiego 2007, 393, 395.

²²⁸ Hannig 1995, 135 (“Opferstein, Denkstein, Grabstein; Altar [*im Tempel*]”); Wörterbuch, I, 177 (“Opferstein; auch Grabstein; Altar im Tempel”); Meeks 1980, 61 (“pierre d’autel, autel”).

Une grosse difficulté vient cependant de ce que *'b³* paraît complètement inconnu en démotique et en copte.

Quelle est la compatibilité phonétique de *'b³ ~ ue* ?

(α) Le *'* (ain) égyptien ne semble attesté qu'une seule fois de façon sûre dans les anthroponymes égyptiens carisés. Or, il n'est tout simplement pas rendu par une lettre carienne: *Psmtk-'wj-Njt > psmškuweits*²²⁹. Cette situation se retrouve en copte, où il ne subsiste aucune trace d'un ain ancien à l'initiale absolue²³⁰.

(β) On a vu (§ 3.3.4[c]) que la correspondance attendue est égyptien *b* ~ carien *b* (dans l'anthroponymie)/*p* (apparemment dans le lexique), alors qu'ici on a égyptien *b* ~ carien *u*. Il est vrai que, à l'initiale absolue et devant voyelle, le *u* carien doit probablement rendre non pas la voyelle /u/, mais la fricative labio-vélaire (“semi-voyelle”) /w/²³¹. Toutefois, ce /w/ devrait normalement être noté *w* en égyptien. Il y a là un obstacle sérieux.

(γ) Le couple égyptien *ȝ* (aleph) ~ carien *e*, ne cause aucune difficulté: voir § 3.3.4(c).

La correspondance entre *ue* et *'b³* est bonne pour le sens, mais mauvaise pour leurs formes et pour les attestations de *'b³* à l'époque saïte.

3.4. Étymologie du carien σοῦαν

La signification précise de σοῦαν (“tombe” ou “tombeau”) nous échappe, bien que le terme fasse apparemment partie du vocabulaire funéraire carien (§ 2.1.4).

Σοῦαν a été rapproché de *śjas/śas*, mais ceci pose d'épineux problèmes²³². Cette difficulté se transformerait en impossibilité si le toponyme Σουάγγελα était bien attesté en carien sous la forme *śuγ̊liq/śuγ̊lis*²³³, qui diffère très nettement de *śjas/śas*. De même, si *śjas/śas* reposait sur **kei-* (§ 3.2), ce qui est toutefois peu plausible, aucun rapprochement avec σοῦαν ne serait envisageable. Il est donc bien possible que σοῦαν n'ait aucun rapport avec *śjas/śas*.

Mais quelle pourrait alors être son étymologie ? Si σοῦαν était une désignation de la “tombe”, une piste indo-européenne intéressante pourrait être fournie par la racine **kew-/kow-/kw-*, qui a livré une série de termes exprimant entre autres le “creux”²³⁴ et qui pourrait

²²⁹ Adiego 2007, 403.

²³⁰ Vergote 1973, Ib, 30-31.

²³¹ Adiego 2007, 234-242.

²³² Voir Adiego 2007, 10.

²³³ Adiego 2007, 277, 415.

²³⁴ Pokorny 1959, 592-594.

dès lors avoir désigné la “tombe” *vel sim.*²³⁵ Le traitement apparemment inconditionné de **ķ* > *s* en carien (§ 1.1.2.1[Δ]) aurait donné **ķw-* > **sw-* qui pourrait peut-être sous-tendre σοῦαν. En ce cas, σοῦαν pourrait être un synonyme de *sōi/siði*, désignant lui aussi la “tombe”²³⁶.

Sigles

- (1) utilisés dans les inscriptions
 - : ou | diviseurs de mots
 - [] limites de lacunes
 - [-] le tiret indique le nombre approximatif de lettres manquantes dans la lacune
 - { } élément à supprimer
 - ? la lettre après laquelle ce sigle figure est de lecture incertaine (il s’agit d’une convention utilisée par Adiego 2007 et qui s’applique tant aux restitutions qu’aux lettres conservées)
 - ← direction d’écriture sinistroverse.
- (2) utilisés ailleurs
 - * forme reconstituée
 - ** forme jugée incorrecte
 - ~ en regard de
 - ə toute voyelle d’articulation faible, qu’elle soit une brève non accentuée ou bien un schwa
 - // transcription phonologique
 - [] transcription phonétique.

Abréviations bibliographiques

- Adiego, I. J. 2005: The Etruscan Tabula Cortonensis: a tale of two tablets?, *Die Sprache* 45, 3–25.
 Adiego, I. J. 2007: The Carian Language, Leyde–Boston.
 Adrados, F. R. 2005: El etrusco como indo-europeo anatolio: viejos y nuevos argumentos, *Emerita* 73, 45–56.
 Bender, M. L. 1969: Chance CVC Correspondences in Unrelated Languages, *Language* 45, 519–531.
 Bertoldi, V. 1948: Σούγγελα · Tomba del re, *Parola del Passato* 3, 5–11.
 Breasted, J. H. 1906–1907: *Ancient Records of Egypt*, Chicago.

²³⁵ Sur l’emploi de termes signifiant la “cavité” pour désigner une “tombe” dans les langues indo-européennes, voir Buck 1949, 293–295.

²³⁶ Je suis reconnaissant à Ignacio J. Adiego (Université de Barcelone), Claude Obsomer (Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve), John Ray (Université de Cambridge) et Sylvia Wiebach-Koepke (Université de Hambourg) qui ont accepté de lire le manuscrit de cet article et m’ont fait bénéficier de leurs précieuses connaissances. Je demeure bien sûr seul responsable des erreurs qui subsistent.

- Buck, C. D. 1949: A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages, Chicago–Londres.
- Černý, J. – Israelit Groll, S. 1978²: A Late Egyptian Grammar, Rome.
- Chantraine, P. 1999²: Dictionnaire étymologique de la langue grecque. Histoire des mots, Paris.
- CIE: Pauli, C. et al., Corpus Inscriptionum Etruscarum, Leipzig, 1893–.
- Deroy, L. 1955: Les inscriptions cariennes de Carie, L’Antiquité Classique 24, 305–335.
- de Simone, C. 1968–1970: Die griechischen Entlehnungen im Etruskischen, Wiesbaden.
- Eichler, F. 1914: σῆμα und μνῆμα in älteren griechischen Grabinschriften, Mitteilungen des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts, Athener Abteilung 39, 138–143.
- Erichsen, W. 1954: Demotisches Glossar, Copenhague.
- Faulkner, R. O. 1962: A concise dictionary of Middle Egyptian, Oxford.
- Fontaine, P. 1995: À propos des inscriptions *sùθina* sur la vaisselle métallique étrusque, Revue des Études Anciennes 97, 201–216.
- Frisk, H. 1960–1972: Griechisches etymologisches Wörterbuch, Heidelberg.
- Gamkrelidze, Th. V. – Ivanov, V. V. 1995: Indo-European and the Indo-Europeans. A Reconstruction and Historical Analysis of a Proto-Language and a Proto-Culture, Berlin–New York.
- Gardiner, A. 1957³: Egyptian Grammar being an introduction to the study of hieroglyphs, Londres.
- Guarducci, M. 1970: Note di epigrafia sepolcrale, Atti della Accademia nazionale dei Lincei, Classe di scienze morali, storiche e filologiche, Rendiconti 25, 389–402.
- Guarducci, M. 1975²–1978: Epigrafia Greca, Rome.
- Gundlach, R. 2001: Temples, dans Redford, D. B. (éd.), The Oxford Encyclopedia of Ancient Egypt, New York, III, 363–379.
- Gusmani, R. 1994: Lykisch *sidi* und die Deutung der Inschrift N 309a, dans Vavroušek, P. (éd.), Iranian and Indo-European Studies. Memorial Volume of O. Klíma, Prague, 89–93.
- Hajnal, I. 1998: ‘Jungluwisches’ *s und die karische Evidenz: Versuch einer dialektologischen Klärung, Kadmos 37, 80–108.
- Hannig, R. 1995: Großes Handwörterbuch Ägyptisch–Deutsch. Die Sprache der Pharaonen (2800–950 v. Chr.), Mainz.
- Jeffery, L. H. 1962: The inscribed gravestones of archaic Attica, Annual of the British School at Athens 57, 115–153.
- Jeffery, L. H. 1990: The local scripts of archaic Greece: a study of the origin of the Greek alphabet and its development from the eighth to the fifth centuries B.C., revised edition with a supplement by Johnston, A. W., Oxford.
- Kammerzell, F. 1993: Studien zu Sprache und Geschichte der Karer in Ägypten, Wiesbaden.

- Lesko, L. H. (éd.) 1982: A Dictionary of Late Egyptian, Berkeley.
- Loprieno, A. 1995: Ancient Egyptian. A linguistic introduction, Cambridge.
- Mallory, J. P. – Adams, D. Q. (éd.) 1997: Encyclopedia of Indo-European Culture, Londres–Chicago.
- Masson, O. 1973: Que savons-nous de l'écriture et de la langue des Cariens ?, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* 68:1, 187–213.
- Masson, O. 1977: Notes d'épigraphie carienne III–V, *Kadmos* 16, 87–94.
- Masson, O. 1978: Carian inscriptions from North Saqqâra and Buhen, Londres.
- Masson, O. – Yoyotte, J. 1956: Objets pharaoniques à inscription carienne, Le Caire.
- Meeks, D. 1980: Année Lexicographique, I, Paris.
- Melchert, H. C. 1994: Anatolian, dans Bader, F. (éd.), *Langues indo-européennes*, Paris, 121–136.
- Melchert, H. C. 2003: Language, dans Melchert, H. C. (éd.), *The Luwians*, Leyde–Boston, 170–210.
- Melchert, H. C. 2004a: A Dictionary of the Lycian Language, Ann Arbor–New York.
- Melchert, H. C. 2004b: Luvian, dans Woodard, R. D. (éd.), *The Cambridge Encyclopedia of the World's Ancient Languages*, Cambridge, 576–584.
- Neumann, G. 2007: Glossar des Lykischen. Überarbeitet und zum Druck gebracht von Johann Tischler, Wiesbaden.
- Obsomer, C. 2003: Égyptien hiéroglyphique. Grammaire pratique du moyen égyptien et exercices d'application, Bruxelles.
- Pfiffig, A. J. 1969: Die etruskische Sprache. Versuch einer Gesamtdarstellung, Graz.
- Pfiffig, A. J. 1972: Etruskische Bauinschriften, Vienne.
- Pokorny, J. 1959: Indogermanisches etymologisches Wörterbuch, Berne–Munich.
- Ray, J. D. 1981: An approach to the Carian Script, *Kadmos* 20, 150–162.
- Ray, J. D. 2006: Is Etruscan an Indo-European language? The case revisited, dans Bombi, R. – Cifoletti, G. – Fusco, F. – Innocente, L. – Orioles, V. (éd.), *Studi linguistici in onore di Roberto Gusmani*, Alessandria, 1467–1482.
- Richter, G. M. A. 1961: The archaic gravestones of Attica, Londres.
- Ringe, D. A. 1992: On Calculating the Factor of Chance in Language Comparison, Philadelphia, *Transactions of the American Philosophical Society*, 82.1.
- Robert, L. 1950: Hellenica VIII. Recueil d'épigraphie, de numismatique et d'antiquités grecques, Paris.
- Schürr, D. 2001: Karische und lykische Sibilanten, *Indogermanische Forschungen*, 106, 94–121.
- Soysal, O. 2004: Hattischer Wortschatz in hethitischer Textüberlieferung, Leyde–Boston.
- Spencer, P. 1984: The Egyptian Temple. A Lexicographical Study, Londres.

- Steinbauer, D. H. 1999: Neues Handbuch des Etruskischen, St. Katharinen.
- Thomas, J. M. C. – Bouquiaux, L. – Cloarec-Heiss, F. 1976: Initiation à la phonétique. Phonétique articulatoire et phonétique distinctive, Paris.
- Threatte, L. 1980: The Grammar of Attic Inscriptions, I, Berlin–New York.
- Threpsiadis, I. 1956: Ἀνασκαφικὰ ἔρευναι ἐν Ἀθήναις, Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἐταιρείας 1953, 61–71.
- TLE²: Pallottino, M., Testimonia Linguae Etruscae, Florence, 1968².
- Vergote, J. 1973: Grammaire copte, Louvain.
- Vycichl, W. 1983: Dictionnaire étymologique de la langue copte, Louvain.
- Westendorf, W. 1965–1977: Koptisches Handwörterbuch, Heidelberg.
- Wiebach, S. 1981: Die ägyptische Scheintür. Morphologische Studien zur Entwicklung und Bedeutung der Hauptkultstelle in den Privat-Gräbern des Alten Reiches, Hambourg.
- Wiebach-Koepke, S. 2001: False door, dans Redford, D. (éd.), The Oxford Encyclopedia of Ancient Egypt, New York, I, 498–501.
- Willemse, F. 1963: Archaische Grabmalbasen aus der Athener Stadtmauer, Mitteilungen des deutschen archäologischen Instituts, Athenische Abteilung 78, 104–153.
- Wilson, P. 1997: A Ptolemaic Lexicon. A Lexicographical Study of the Texts in the Temple of Edfu, Louvain.
- Winand, J. 1992: Études de néo-égyptien, 1. La morphologie verbale, Liège.
- Wörterbuch: Erman, A. – Grapow, H., Wörterbuch der Ägyptischen Sprache, Berlin, 1971 (réimpression de l'édition de 1926–1931).
- Wylin, K. 2002: Forme verbali nella Tabula Cortonensis, Studi Etruschi 65–68, 215–223.
- Wylin, K. 2004: Un terzo pronomi/aggettivo dimostrativo etrusco ‘sa’, Studi Etruschi 70, 213–225.

Sommaire

Étude du vocabulaire carien de la tombe. Grâce à l'ensemble de leurs éléments contextuels, il est possible de proposer un référent précis pour chacun des cinq termes connus à ce jour: “tombe” (*sδi/siδi*), “signe funéraire” (*śjas/śas*), “stèle funéraire” (*upe/wpe/upa* et *ue*), “tombe” ou “tombeau” (*σοῦαν*). Les étymologies de *sδi/siδi*, *śjas/śas* et *σοῦαν* pourraient être indo-européennes. Par contre, *upe/wpe/upa* et *ue*, exclusivement attestés en Égypte, pourraient être des emprunts à l'égyptien. Un rapport étymologique entre l'étrusque *suθi/suθi*, “tombeau” et le carien *sδi/siδi*, “tombe” n'est pas démontrable.